
AGNÈS RICHOMME
SAINT BERNARD
Collection "Belles Histoires et Belles Vies"
18

AVANT-PROPOS

CE livre pourrait être dédié à tous les petits " Bernard ". Car si c'est un très joli nom, fort répandu non seulement en France mais dans de nombreux pays, on peut penser qu'un grand nombre de ceux qui le portent ne savent pas exactement sous quelle sainte et puissante protection ils ont été placés.

Et cependant, connaître la vie de celui dont on porte le nom, ce n'est pas seulement se réjouir d'une belle histoire. C'est surtout trouver un stimulant pour mener sa propre vie, tout en s'assurant une aide efficace. C'est suivre un entraîneur.

Entraîneur, saint Bernard le fut entre tous. C'est même sa marque distinctive.

Chaque fois qu'il eut à convaincre, que ce soit pour réconcilier des hommes qui se haïssaient, que ce soit pour en décider d'autres qui hésitaient à répondre à l'appel de Dieu, que ce soit

surtout pour entraîner des peuples entiers dans la Croisade, il sut gagner les cœurs et tremper les volontés.

Peut-être l'as-tu vu dans l'un ou l'autre manuel d'Histoire, haranguant la foule à Vézelay lorsqu'il prêchait la Croisade ? Et de cette image fugitive, tu as gardé sans doute l'impression d'un homme vaillant, plein d'enthousiasme pour la cause qu'il défendait.

Tout au long de ces pages, tu le connaîtras de plus près et certainement tu l'aimeras, car c'est une grande figure qui non seulement marque très fort l'histoire de l'Europe au XII[me] siècle, mais qui reste vivante pour les chrétiens d'aujourd'hui.

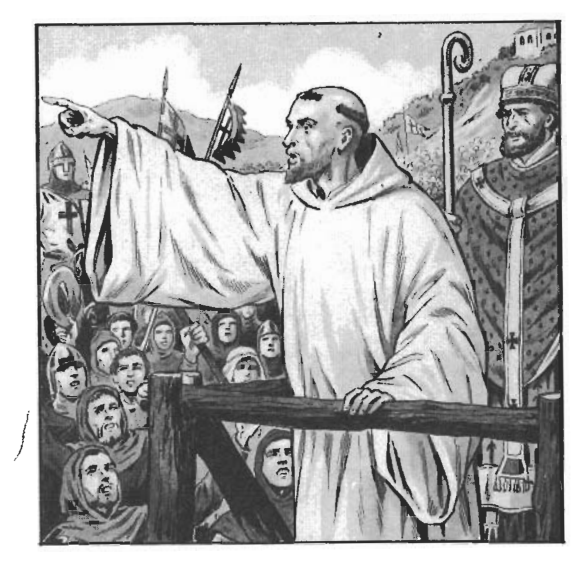
Que tu t'appelles Bernard ou non, tu trouveras, si tu le veux, dans ce grand saint un " Meneur " qui t'aidera à avoir toi aussi une belle vie toute fidèle à ta foi et toute donnée à une grande Cause.

Agnès RICHOMME.



1 « Saint Bernard, homme d'Etat ». C'est ce qu'on lit, à Dijon, sur la plaque indicatrice de la place consacrée à la mémoire de ce grand saint.

Homme d'Etat ? On cherche dans sa mémoire... Saint Bernard n'était-il pas un religieux ? Et même un fondateur d'abbayes qui, par son exemple entraînant, peupla l'Europe de ces « moines blancs » appelés Cisterciens mais qu'on connaît mieux aujourd'hui sous le nom de Trappistes ?



2 Oui, c'est bien cela. Et pourtant il est vrai que saint Bernard, modèle des âmes contemplatives tout entières consacrées à Dieu, peut servir aussi d'exemple à ces militants, à ces chrétiens « engagés » dont la foi vivante anime tout ce qu'ils font, et qui sont toujours prêts à se lancer dans l'action, dès lors qu'il s'agit de faire partager cette foi, de défendre les intérêts de Dieu, en un mot de « témoigner » vraiment pour le Christ qui est toute leur raison d'être.



3 Sans l'avoir cherché — bien au contraire ! — saint Bernard se trouva mêlé aux grands problèmes de son temps, dont il fut chargé bien souvent de donner la solution. Les Papes, et aussi les conducteurs de peuples du XII[e] siècle, empereur, rois et princes, eurent recours à lui pour régler leurs différends ou résoudre leurs difficultés. Bien des conflits furent évités grâce à lui. C'est pourquoi, parmi tant d'autres titres, celui d'homme d'Etat lui convient très bien aussi.



4 Bernard est fils de cette solide terre de Bourgogne qui nous donna bien des grands hommes.

Son père, Tescelin, Seigneur de Fontaines, est un bouillant chevalier qui guerroie souvent loin de la demeure familiale et participa à la première Croisade. Ce seigneur bourguignon est connu pour son esprit de justice et sa charité qui le portent au secours de toute cause équitable. Bon père, il inculque à ses enfants ce sens de la chevalerie dans lequel se résumaient, pour les jeunes de ce temps-là, les vertus humaines et chrétiennes.



5 Sa mère, Aleth, est une vraie sainte. Tout en menant une existence conforme à sa position sociale, elle avait une intensité de vie chrétienne qui donnait valeur à toutes ses actions.

Plus proche de ses enfants que le père souvent absent, elle voulait en faire des hommes au plein sens du mot, et surtout des chrétiens 100%, comme nous dirions aujourd'hui. Maman de famille nombreuse, Aleth eut six garçons et une fille.



6 A chaque naissance, elle prenait dans ses deux bras le tout petit nouveau-né et le tendait vers le Seigneur, l'offrant de tout son cœur à la bénédiction divine et demandant — si cela était conforme à la volonté de Dieu — qu'il Lui soit consacré tout entier.

Car elle vivait tellement sa foi qu'elle ne désirait rien tant que de voir tous ses garçons devenir prêtres du Seigneur. Elle en demandait souvent la grâce.



7 Pendant qu'elle attendait son troisième enfant — notre Bernard —, elle eut un rêve étrange qui l'impressionna beaucoup : elle mettait au monde un petit chien blanc tacheté de roux qui aboyait très fort.

Elle fit part de ce rêve à un saint prêtre qui lui en donna la signification : son prochain enfant serait un grand prédicateur, dont la parole et les enseignements seraient entendus fort loin.



8 Aleth rassurée attendit en paix le moment de la naissance. Et c'est en novembre 1090 que Bernard naquit, petit garçon à la peau blanche et aux cheveux blonds. Ses frères aînés étaient Guy et Gérard. Derrière lui viendront Hombeline (seule fille), puis André, Barthélemy et Nivard.

Pour tous, Aleth fut une mère parfaite, pour laquelle ils avaient une profonde tendresse en même temps qu'un grand respect. Plus tard, lorsqu'ils l'auront perdue, son souvenir les aidera dans les heures difficiles de leur vie.



9 Bernard surtout, dès qu'il put comprendre, se sentit attiré très fort vers cette chère maman. Une véritable intimité s'établit entre la mère et le fils. Aleth restera, sur la terre aussi bien qu'au ciel quand le Bon Dieu l'y rappellera, comme une étoile dont la lumière éclaira toujours son garçon.

Les enfants d'Aleth n'avaient d'ailleurs qu'à regarder vivre leur mère pour savoir ce que devait être leur propre vie.



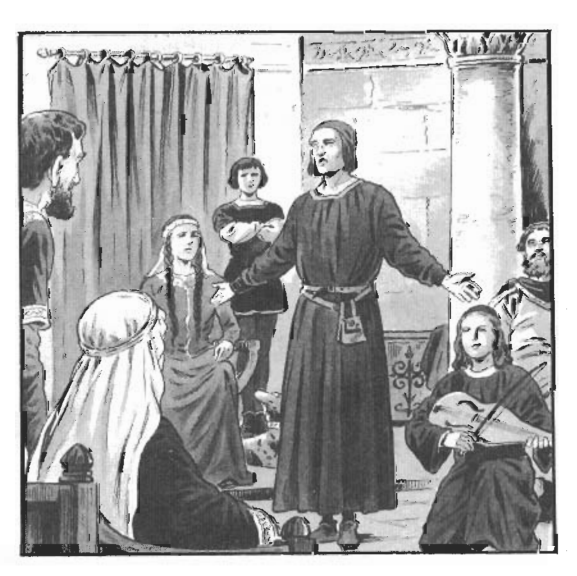
10 Elle savait que donner ses biens sans rien donner de soi ce n'est pas la vraie charité. Aussi allait-elle voir les pauvres et les malades, leur portant, avec ses dons généreux, toute la tendresse de son cœur.

Bien que châtelaine, elle trouvait tout naturel de laver leur vaisselle et de faire leur cuisine quand c'était nécessaire. Aussi était-elle connue et aimée dans toute la région.



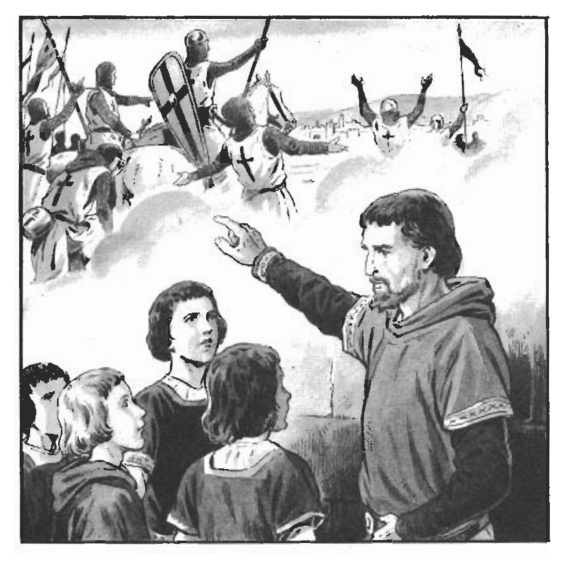
11 Le château de Fontaines étant isolé dans la campagne, Aleth s'en allait, pendant les mois d'étude, habiter Châtillon où les enfants pouvaient suivre la classe des Chanoines de Saint-Vorles.

Bernard s'y montra aussitôt bon élève. Il étudiait avec beaucoup d'entrain, avide de s'instruire. Plutôt petit de taille et maigre, il donnait l'impression d'une santé assez fragile. Mais ses yeux bleus frappaient par l'extraordinaire rayonnement de pureté qui en émanait.



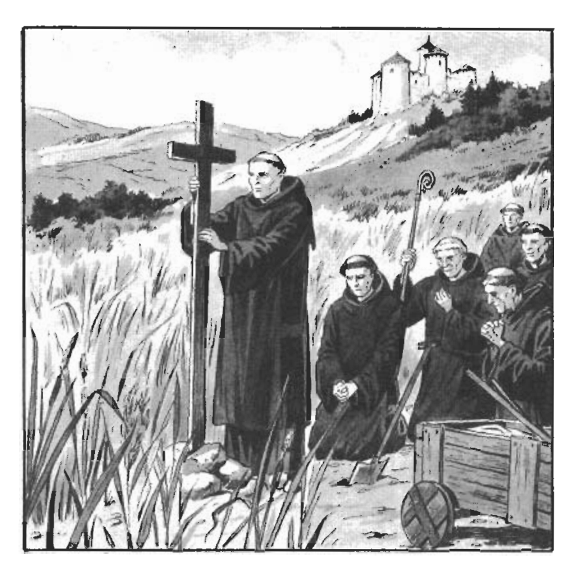
12 Assez timide par tempérament, il exerçait pourtant sans le savoir une profonde influence sur ses camarades qui sentaient en lui un garçon sortant de l'ordinaire.

A la maison, la famille ne s'ennuyait pas. Des messagers passaient souvent, racontant les exploits des Croisés. Et tous les cœurs vibraient d'enthousiasme pour les valeureux chevaliers, en même temps que du désir de les rejoindre.



13 On apprenait avec émotion comment Godefroy de Bouillon, proclamé roi de Jérusalem, avait refusé de porter une couronne d'or là où le Sauveur avait porté une couronne d'épines.

L'oncle Gaudry, Seigneur de Châtillon, venait souvent voir ses neveux et tirait pour eux les leçons de tous ces faits d'armes, tandis que maman Aleth continuait d'offrir secrètement en son cœur, pour un plus haut service, ses enfants qui ne rêvaient que guerres et chevalerie.

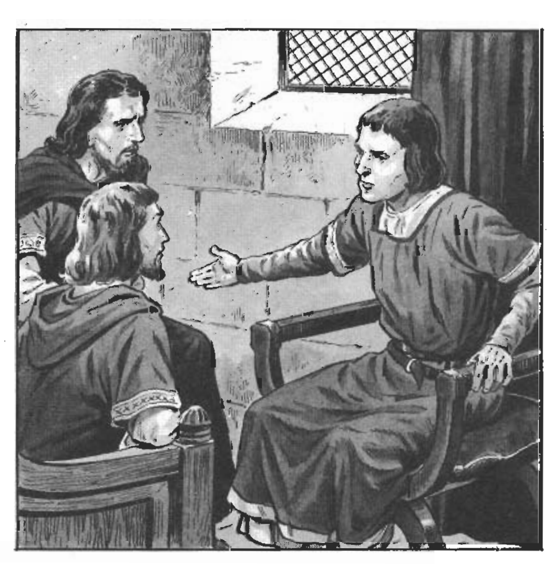


14 Des terrasses du château de Fontaines, bâti sur la colline, on dominait un vaste panorama. Et là-bas, dans l'humide vallée de la Saône, on avait vu surgir, parmi les « cistels » (roseaux), en un lieu appelé Cîteaux, de pauvres constructions qui constituaient une abbaye d'un nouveau genre.

Là étaient venus se retirer en pleine solitude, sous la conduite de saint Robert, quelques moines bénédictins qui éprouvaient le besoin d'une vie plus rude que celle qu'on menait alors dans les riches abbayes.



15 Revenant à la pureté primitive de la règle de saint Benoît, ils se bâtirent de misérables cabanes et se vouèrent à la plus stricte pauvreté, travaillant eux-mêmes pour se procurer une très simple nourriture, renonçant à tout confort et priant de longues heures de jour et de nuit. Ils échangèrent l'habit noir des Bénédictins contre une robe de grossière bure blanche, ce qui leur fit donner le nom de « moines blancs », ou Cisterciens (nom dérivé des fameux roseaux : cistels).



16 Les nouvelles vont toujours vite, même dans ce temps où l'imprimerie n'existait pas, et l'on parlait beaucoup de ces hommes courageux et de la rude vie de moines paysans qu'ils avaient choisie pour l'amour de Dieu.

On en parlait plutôt comme d'une belle curiosité... mais on n'avait guère envie de les imiter. Il aurait fallu renoncer d'abord à la bonne chère et au confort, vivre à la façon des pauvres. Et ce n'était pas plus attirant à cette époque que cela ne l'est aujourd'hui.



17 Se fatiguer à guerroyer, courir des dangers, être blessé même, cela semblait normal aux jeunes gens d'alors. Ou bien encore, se faire prêtre (« clerc » comme on disait) avec de beaux revenus, une charge très honorable, à moins que ce ne soit une position de maître dans les écoles, oui. Etre moine même, pour étudier et discuter dans les riches abbayes, très bien. Tout jeune homme pouvait choisir sa voie dans ces diverses directions.



18 Quant au genre d'existence menée par Robert et ses compagnons, ce n'était tentant que pour des âmes qui plaçaient vraiment très haut leur idéal. Et il n'y en a pas beaucoup !

Aussi saint Robert pouvait-il se demander, dans son abbaye, si sa fondation ne s'éteindrait pas avec lui...

Mais Dieu avait prévu Bernard, qui la développerait prodigieusement dans un avenir tout proche.



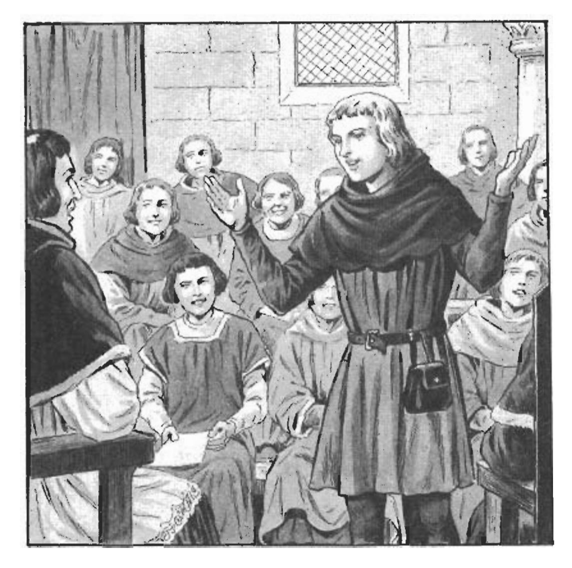
19 En attendant, Bernard était devenu un adolescent très recherché, autant pour sa belle prestance que pour sa gentillesse. A 15 ans, il réussit dans toutes les branches de l'enseignement d'alors, surtout en poésie.

C'est vers cette époque qu'il reçoit une grâce particulière. Nous sommes à Noël ; toute la famille est réunie, attendant l'appel des cloches pour se rendre à la messe de minuit. Bernard, plus pressé que les autres, s'en va avant l'heure. Mais l'église paroissiale est encore fermée.



20 Il s'endort sous le parvis, et il a un songe étonnant : l'Enfant Jésus lui apparaît au moment même de sa naissance ; il le voit distinctement, et son intelligence reçoit en même temps une lumière très vive sur l'Incarnation du Fils de Dieu.

Ce songe de son adolescence est plus qu'un rêve sans conséquence. Car Bernard, plus tard, parlera de ce mystère avec une science et une éloquence qu'on ne connaissait pas encore, et que Dieu lui donna certainement en cette nuit de Noël.



21 Bernard a 16 ans. Il termine ses études. L'année scolaire s'achève. A l'unanimité, il est désigné pour présenter, au nom de tous, le petit discours traditionnel.

Surmontant sa timidité, il n'écoute que son cœur pour remercier, en termes délicats, tous ces maîtres auxquels ses camarades et lui-même doivent tant. Puis, aux applaudissements de l'assemblée, il prononce, dans un beau latin plein de finesse et d'humour, « l'oraison funèbre » de l'année scolaire.



22 Monter à cheval, manier la lance et l'épée, apprendre la musique pour chanter aux réunions de château durant les longues soirées d'hiver, tout cela faisait partie de l'éducation des jeunes nobles.

Bernard s'y adonna d'autant plus volontiers qu'il était souvent chef de famille, son père et ses deux frères aînés guerroyant au loin. Il présidait alors la table et recevait les invités.



23 Pourtant, il sentait qu'il n'était pas fait pour cette vie facile. Et sa chère maman le surprenait souvent rêveur, à la terrasse d'où l'on apercevait au loin la misérable abbaye nouvelle.

En son cœur, la bonne Aleth se réjouissait de sentir son Bernard attiré vers ce don total, et priait plus ardemment Dieu de lui donner la grâce de cette vocation.



24 C'est vers cette époque (Bernard ayant environ 17 ans), qu'il eut le grand chagrin de voir mourir sa bien-aimée maman.

Aussi humble et femme de devoir dans sa mort que dans sa vie, elle ne voulut pas, se sachant pourtant très malade, qu'on remette la fête paroissiale à cause d'elle.

On reçut donc comme habituellement, dans le château en liesse, tout le clergé des environs.



25 Vers la fin du banquet, Aleth, se sentant plus mal, fait réunir autour de son lit les prêtres présents, ses enfants et tout son monde.

Elle reçoit l'extrême-onction, répond elle-même aux prières des agonisants, et au moment où le prêtre lève la main pour une dernière bénédiction, elle rend doucement son âme à Dieu, laissant les assistants dans l'admiration de sa sainteté, mais inconsolables de l'avoir perdue.



26 Ce fut un coup très rude pour Bernard qui se sentit soudain vieilli. Mais en même temps, il eut conscience d'une protection plus nette sur sa vie et se promit d'agir toujours en digne fils d'Aleth.

Comme elle, il s'intéresse au sort des petites gens (qu'on appelait « vilains ») et les aide le plus qu'il peut. Il se rend compte que les seigneurs leur font souvent la vie bien dure, et il voudrait changer cela.



27 Il prononcera plus tard de bien belles paroles à ce sujet, faisant dire à ces malheureux : « Comme vous, nous sommes des créatures de Dieu que son Fils a rachetées de son Sang ; nous sommes donc vos frères. N'est-ce pas un crime de vous nourrir, ainsi que vos gens, plus qu'à satiété, de notre stricte subsistance ? Vous épuisez notre vie par mille superfluités inutiles à la vôtre... »

Ainsi Bernard, au XIIe siècle, avait déjà compris ce qu'on appelle « la question sociale ».



28 Tout ce qu'il voyait l'éloignait de plus en plus de la vie habituelle à son milieu. La carrière des armes ne lui souriait pas lorsqu'il constatait de près les cruautés, les injustices et les despotismes qui s'y manifestaient.

Sa famille sentait cela et voulut alors le convaincre de faire des études supérieures. Mais en lui, cette voix insistante — où il croyait maintenant reconnaître celle de sa mère — l'appelait plus haut.



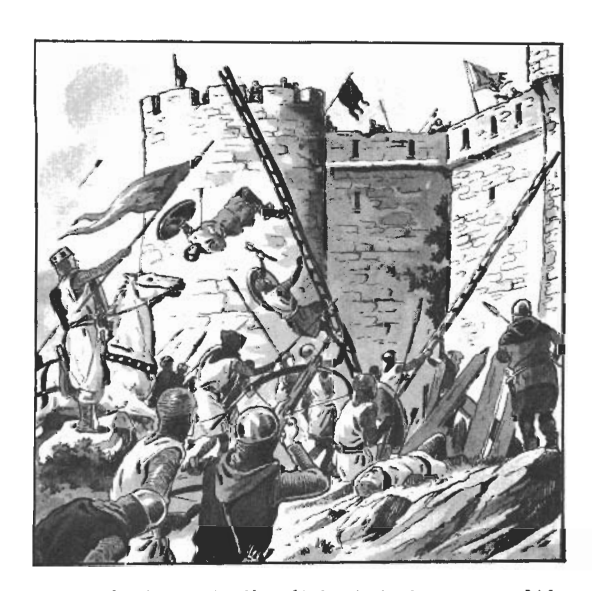
29 Etant entré dans une église alors qu'il était presque décidé à partir aux écoles d'Allemagne, il avait, en effet, cru voir devant lui Aleth mécontente de cette décision.

Cette fois, il savait ce qu'il avait à faire. Et plus rien ne l'empêchera de suivre la vocation impérieuse qui est la sienne. Il ne sera pas chevalier. Il ne sera pas non plus un grand seigneur ecclésiastique. Il sera tout simplement un moine paysan, un Cistercien.



30 Mais il ne le sera pas seul. Car sous son apparence de douceur, c'est un fort et même un violent. Puisqu'il a compris, lui (aidé par sa mère), il n'a pas de cesse que tous ceux qui l'entourent comprennent aussi.

Bernard entraîneur d'hommes. Ce sera sa marque distinctive. Et il va le prouver aussitôt. Il fait le siège de ses frères, qui tout d'abord résistent, ne se sentant guère d'attraits pour une vie aussi peu conforme à leurs goûts.



31 Justement, ils étaient trois, aux côtés de leur oncle Gaudry, dans la troupe qui assiégeait Grancey-le-Château. Bernard s'inquiétait pour les dangers que courait leur corps, certes, mais bien plus encore leur âme.

Il entrait beaucoup d'esprit de vengeance, beaucoup de cruauté, dans les combats. Et l'on y tuait souvent sans nécessité absolue, pour le seul besoin de satisfaire des instincts bien éloignés de l'esprit du Christ.



32 Bernard commence par l'oncle. Sans trop de peine, il le persuade ; et Gaudry s'en vient annoncer à Tescelin tout étonné qu'il renonce à la carrière des armes et veut se faire moine.

Barthélemy, l'un des jeunes frères, entendant cela, déclare tout de go : « Moi aussi, je serai Cistercien ».

André est plus difficile à convaincre. Mais croyant voir sa mère aux côtés de Bernard, il se décide aussi. Ces rudes frères étaient très unis entre eux.



33 « Convertis les autres aussi, supplie André... ou bien partage-moi en deux, car je ne veux ni te quitter, ni les quitter ! »

Guy à son tour se joint à eux. Au contraire, Gérard résiste. Il trouve trop de plaisir dans son aventureuse vie de chevalier. « Un coup de lance t'ouvrira la poitrine, lui prédit Bernard, et l'appel de Dieu entrera par là ».

Gérard en effet fut blessé dans un combat et fait prisonnier.



34 « C'est fait, je suis moine de Cîteaux », s'écria-t-il en se souvenant alors de la parole de son frère. Bernard vint sous les murs de sa prison lui crier : « Courage, avant peu tu seras libre », ce qui effectivement arriva bientôt.

On se doute que Gérard n'employa cette liberté que pour venir se ranger aux côtés de ses frères déjà consacrés au Seigneur.

Ils sont tous d'accord maintenant, les grands du moins, car il reste le petit Nivard qui n'a que neuf ans.



35 Guy, croyant lui faire plaisir, dit à cet enfant : « Vois comme tu vas être riche, puisque nous partons en te laissant tout ! »

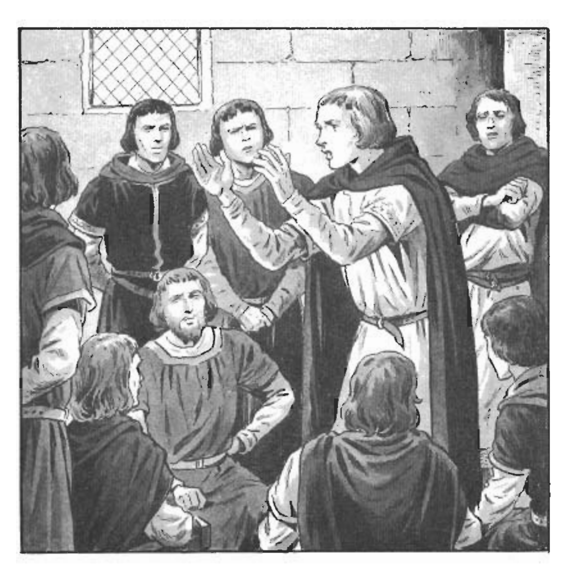
Mais le petit se redresse : « Quoi, vous prenez le ciel pour vous et ne me laissez que la terre ! Ce n'est pas juste. Moi aussi je veux être Cistercien ».

Il viendra en effet, quand il aura l'âge, rejoindre ses frères au service de Dieu.



36 Toute la bande partit d'abord à Châtillon, laissant seuls au château la pauvre Hombeline et le petit Nivard. Le chevalier Tescelin, lorsqu'il passait chez lui entre deux combats, trouvait sa maison bien vide. Plus tard, Hombeline mariée, il viendra lui aussi se faire moine sous la direction de son fils Bernard.

Et tous sentiront plus que jamais l'ombre d'Aleth sur la famille ainsi reconstituée.



37 Entraîner ses frères avec lui, ce n'était pas assez pour l'ardent chevalier du Christ. Il entreprit de décider encore ses amis. Et personne ne pouvait lui résister, tant il était éloquent.

Hugues, un ami très cher, se lamentait sur le prochain départ de Bernard. Mais après avoir passé une soirée avec lui, le voilà qui déclare son désir de partir lui-même à Cîteaux.

D'autres camarades vinrent grossir le petit groupe de Châtillon.



38 A la fin, ils étaient trente lorsqu'ils se présentèrent à la porte de la pauvre abbaye. Jamais on n'avait vu cela. Tous suivaient Bernard, leur entraîneur, bien décidés à marcher derrière lui au service du Seigneur.

Et ce n'est pas dans des chemins doux et agréables qu'il les conduisait. Mais ils sentaient qu'ils pouvaient lui faire toute confiance. Par son exemple et avec l'aide de Dieu, ils auraient une vie rude, mais belle et utile.



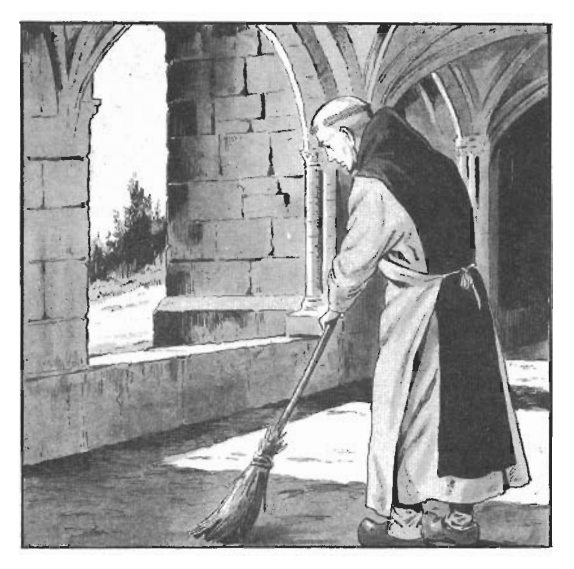
39 Les grands seigneurs, les fiers chevaliers d'hier sont devenus d'humbles moines, vêtus grossièrement et nourris simplement.

La règle est austère ; elle n'autorise ni viande ni poisson. On ne mange que des légumes, et juste ce qu'il faut pour pouvoir travailler. On dort tout habillé sur une misérable paillasse posée à même une planche. Et l'on se lève bien avant le jour pour chanter l'Office à la chapelle.



40 Il faut une grâce bien puissante pour faire accepter une telle vie. Mais justement, dans la mesure où l'on y est fidèle, Dieu aide très fort et donne même des joies très grandes.

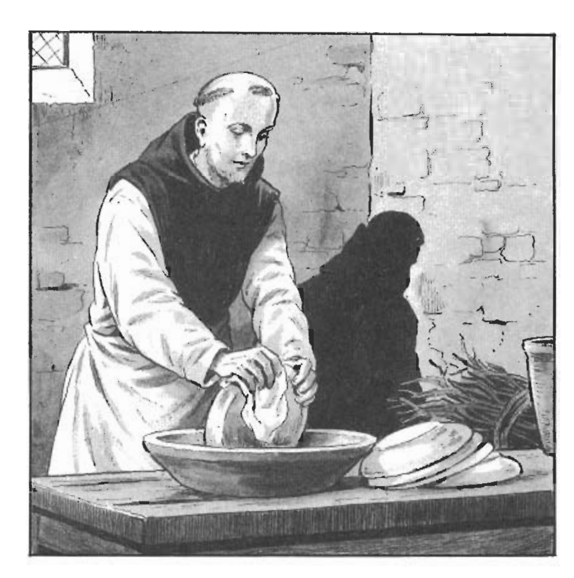
Bernard et toute sa bande s'en rendirent compte rapidement ; aussi trouvèrent-ils le vrai bonheur dans cette existence qui, vue du dehors, peut paraître si désagréable. Dès lors qu'on y met son cœur, tout change.



41 On se doute que, là encore, Bernard était un exemple vivant. On aurait dit qu'il avait déclaré la guerre à son corps, pour pouvoir monter plus facilement vers Dieu. Il avait même tendance à exagérer. La règle alors le rappelait à la raison, en l'obligeant à manger et à dormir comme tout le monde.

N'étant pas très fort, il faisait plutôt des travaux d'intérieur, balayant, lavant la vaisselle, fendant le bois.

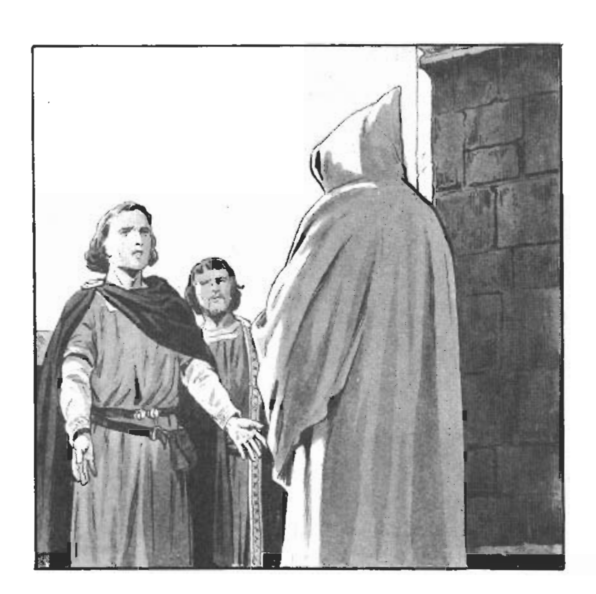
Il apprit aussi à moissonner à la faucille.



42 Dans les temps libres, il continuait de s'instruire, s'imprégnant tellement des saintes Ecritures que plus tard, il en fera constamment des citations sans même s'en apercevoir.

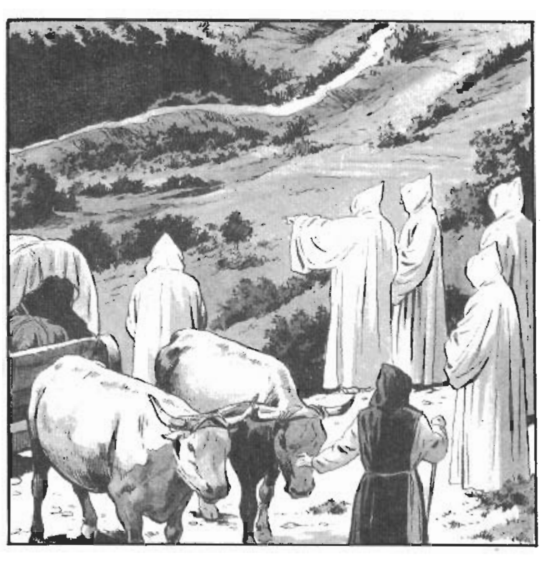
Ainsi, dès qu'il revenait au travail manuel accompli en silence (les Cisterciens ne parlent pas), il pouvait réfléchir et prier longuement sur ce qu'il avait lu.

La nature devint également pour lui comme un livre écrit à la gloire de Dieu.



43 « Je n'ai pas de meilleurs maîtres que les hêtres et les chênes », disait-il. Il voyait dans les fleurs, dans les animaux, des images de la beauté de Dieu ou de sa bonté à l'égard des hommes.

L'abbaye solitaire dans ses roseaux avait retrouvé une sève neuve avec le groupe conduit par Bernard. Et le courant continuait à passer. Des jeunes hommes se présentaient souvent pour demander leur admission.



44 On songea bientôt à partir en fondation. Quatre ans après l'entrée de Bernard à Cîteaux, il fut envoyé, avec douze compagnons, fonder une nouvelle abbaye.

Emportant seulement ce qu'il fallait pour célébrer l'Office, le petit groupe s'en alla en Champagne, où Hugues 1er, comte de Troyes, demandait des Cisterciens.

Ils trouvèrent une vallée sauvage dont le silence et la solitude les attira.





45 Ils la baptisèrent Clairvaux (de « Claire Vallée ») et s'y installèrent. C'était le 25 juin 1115. Ayant aménagé d'abord un autel, puis quelques cabanes pour s'abriter, ils entreprirent ensuite la construction du monastère.

Voici donc Bernard devenu Abbé (c'est-à-dire Supérieur d'une abbaye) à 25 ans. La plupart de ses moines devaient être plus âgés que lui. Mais tous l'aimaient et le respectaient comme leur chef et leur guide.

46 Il n'était que de le regarder vivre pour savoir ce qu'était un vrai Cistercien. Aussi sa réputation s'étendait bien malgré lui au-delà des limites de l'abbaye et, comme à Cîteaux, nombreux furent ceux qui se présentèrent pour partager la dure mais belle vie des moines.

Ils venaient de partout, étudiants, prêtres, ou même voleurs de grand chemin, comme celui que Bernard sauva un jour de la potence en le couvrant de sa robe.





47 « Vous vouliez le pendre, dit-il aux gens d'armes ! A Clairvaux, il sera crucifié pour toujours ! »

Voici une autre fois quelques chevaliers, anciens camarades de Bernard, qui passent pour lui dire bonjour. Ils s'en vont à un tournoi et se promettent beaucoup de plaisir. Bernard les reçoit gentiment, leur offre à boire, et voilà nos garçons repartis. Ils n'allèrent pas loin. La grâce agit en eux ; ils reviennent sur leurs pas, se mettent sous la conduite de Bernard. Les voilà engagés dans un autre tournoi !

48 Bernard, dur pour lui-même, s'efforçait de comprendre ceux dont il avait la charge. Il sentait qu'on ne peut demander à chacun la même chose, que toute âme doit donner selon sa mesure et sa grâce. Celui qui dirige doit être, comme il le dira joliment plus tard, « mère par les caresses, en même temps que père par la correction ».

Là encore, il se souvenait avec tendresse des leçons de sa chère maman, et il la priait en même temps que la Mère des mères, Notre Dame.



49 Ce qu'Aleth lui avait appris à être à l'égard de la Sainte Vierge, il le resta toute sa vie : un enfant aussi confiant qu'aimant. On peut dire que Marie fut la douceur et comme le sourire de cette existence si rude.

Bernard malmena tellement son corps qu'on dut bientôt l'obliger à se reposer. Pendant un an, il fut déchargé du gouvernement de l'abbaye. On espérait rétablir ainsi une santé si précieuse et déjà bien compromise.



50 On lui bâtit une cabane à l'écart et on lui imposa les soins d'un médecin. Hélas! celui-ci était plus charlatan que savant ,et le traitement qu'il fit subir à Bernard le rendit plus malade encore. Il s'en rendait compte et disait avec humour : « Moi qui commandais à des hommes raisonnables, je suis, par un juste jugement de Dieu, condamné à obéir à une bête ».

Cette année de prétendus soins ne fit donc qu'aggraver son mal.



51 Il reprend cependant sa charge avec une ardeur nouvelle, à la tête de l'abbaye sans cesse développée. Son dernier frère, Nivard, ayant 16 ans, vient rejoindre ses aînés. Et pour que la famille soit complète, se présenta aussi le vieux père Tescelin, heureux de venir finir ses jours sous la houlette de son Bernard.

Hombeline, pendant ce temps, menait une vie assez luxueuse... jusqu'au jour où, touchée à son tour par la grâce, elle arriva devant la porte de Clairvaux.



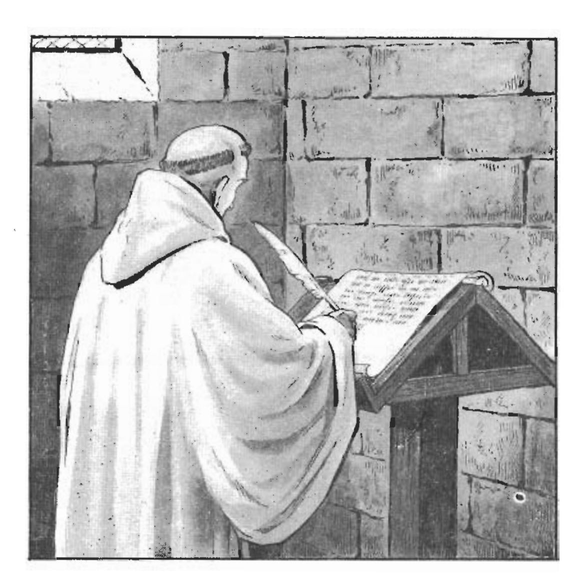
52 Le splendide équipage dans lequel elle se présente fait se récrier son frère André, qui est portier. Hombeline cependant déclare humblement : « Je ne suis qu'une pécheresse, mais c'est pour les pécheurs que ton Christ est mort... Que Bernard vienne, qu'il commande, j'obéirai ».

Bernard vint en effet, et tous les autres, heureux de revoir leur sœur. Faisant appel à la mémoire de leur mère Aleth, Bernard décida Hombeline à renoncer à sa vie de luxe pour se consacrer, elle aussi, à Dieu.

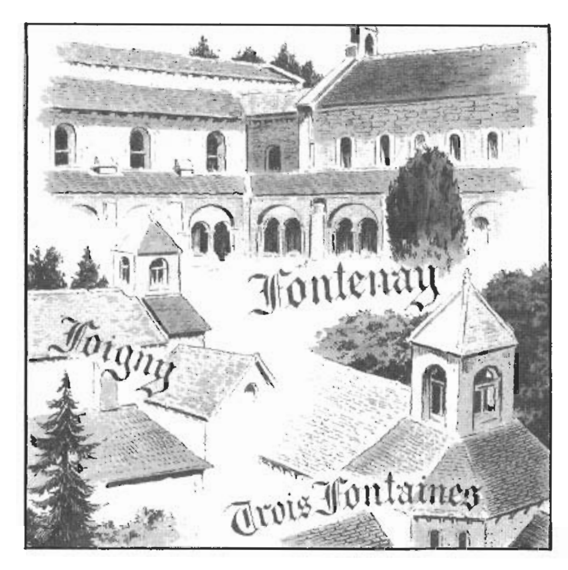


53 La chère maman, là-haut, pouvait se réjouir définitivement. Tous ses enfants, offerts par elle dès leur naissance, avaient finalement été acceptés par le Seigneur.

Bernard connut pourtant le chagrin de voir son jeune cousin Robert, qu'il aimait tendrement, quitter Clairvaux pour s'en aller chez les « moines noirs » de Cluny où la vie était bien moins rude. Influencé en cela par sa famille, il avait profité d'une absence de l'Abbé pour faire cette fugue.



54 Bernard ne s'en consola pas. Persuadé que Robert manquait de fidélité à Dieu par cet acte (il avait d'ailleurs fait ses vœux dans l'ordre de Cîteaux), il lui écrivit une lettre déchirante pour le supplier de revenir. Il lui promettait le pardon absolu, s'humiliait en déclarant avoir peut-être été trop sévère envers le jeune moine, laissait éclater sa douleur en accents qui nous touchent encore aujourd'hui tant ils révèlent un cœur profondément aimant.



55 Peut-être, à Cluny, ne remit-on pas la lettre à Robert. Toujours est-il qu'il ne revint à Clairvaux que huit ans après.

Mais d'autres, nombreux, frappaient sans cesse à la porte de l'abbaye, qui avait déjà dû plusieurs fois, comme Cîteaux, essaimer vers d'autres fondations. En 1118, ce fut Trois-Fontaines ; en 1119, Fontenay ; en 1121, Foigny. Pour tous ceux qui partaient ainsi, Bernard restait le père et le guide.



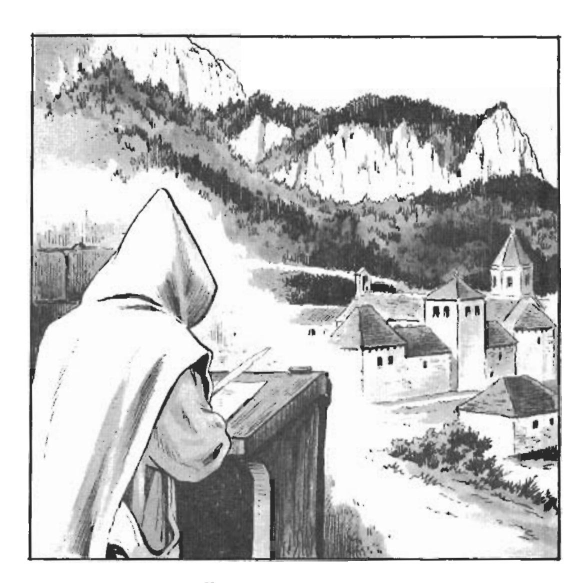
56 Il leur écrivait souvent, leur conseillant une grande bonté envers tous, même à l'égard de ceux qui n'étaient pas commodes. « C'est surtout pour ceux-là que vous êtes père et Abbé. Ce sont là des âmes qu'il faut prendre sur vos épaules pour les guérir », disait-il à l'un des supérieurs.

En toute occasion, on sentait en Bernard un cœur débordant d'amour : « Je serai un père et une mère pour votre fils ; et tous les moines d'ici, étant ses frères, seront vos fils », assurait-il aux parents d'un jeune homme qui se présentait.



57 Il se sentait tout à fait dans sa voie à Clairvaux, menant à la fois la vie d'un grand contemplatif et celle d'un conducteur d'âmes.

Pourtant, Dieu l'appelle à d'autres tâches. Sa réputation de sainteté et d'intelligence est déjà allée très loin, et c'est souvent qu'on s'adresse à lui pour résoudre toutes sortes de questions. C'est pour lui une épreuve, qui durera toute sa vie : attiré sans cesse au silence et à la contemplation, il sera sans cesse obligé de quitter sa chère solitude.



58 Il en souffrira beaucoup, mais il passera toujours par-dessus ses attraits pour accomplir ce qu'il voit être la volonté de Dieu.

Déjà, les sermons qu'il faisait à ses moines, recopiés en maints exemplaires, portaient au loin son enseignement. Il avait ainsi prêché sur les douze degrés de l'humilité (œuvre que nous possédons encore, comme l'ensemble de celles du grand moine). Le prieur de la Grande Chartreuse, Guigues, lui demanda d'écrire pour lui quelques pages sur la charité.



59 Sur ce sujet, Bernard n'avait qu'à laisser s'épancher son cœur, et les Chartreux y trouvèrent une aide efficace pour leur montée vers Dieu.

Ils voulurent voir le Cistercien, qui ne refusa pas d'aller jusqu'à leurs montagnes. On se le représente franchissant à cheval la distance déjà longue qui sépare la Champagne du Dauphiné, reçu en frère très aimé par Guigues et par ces solitaires qui, comme lui, n'aspiraient qu'à Dieu.



60 Il n'avait pas partout les mêmes consolations. Les moines noirs de Cluny en voulaient aux Cisterciens, qui par leur vie pauvre et mortifiée semblaient leur faire la leçon. Ils les attaquèrent dans une lettre largement diffusée. Bernard était obligé de répondre. Il le fit avec sa fougue habituelle, défendant hardiment l'idéal d'austérité qui était celui des moines blancs. Il blâma les abus qui s'étaient introduits dans les abbayes bénédictines.



61 Ainsi, à l'abbaye de St-Denis (Paris), il se passait bien des choses regrettables contre lesquelles le grand Abbé Suger, sans les approuver, ne réagissait pas assez. Il est difficile d'être d'une part le ministre et le conseiller d'un roi, comme l'était Suger, et d'autre part l'Abbé d'un monastère.

Suger pourtant se reprend, accomplit les réformes nécessaires et mène personnellement, au milieu des gloires et des tracas de la vie politique, une existence de vrai religieux.



62 Bernard est ravi d'apprendre que désormais le silence et l'Office sont rétablis dans la grande abbaye parisienne. Il ne peut se tenir d'en exprimer sa joie à Suger : « Hier, j'aboyais audacieusement, lui écrit-il ; aujourd'hui, en présence du bien, j'ai le souci de ne point me taire ».

Suger restera l'ami de Bernard, comme le sera aussi Pierre le Vénérable, Abbé de Cluny, qui lui écrira un jour :



63 « Candide et terrible ami, qu'est-ce qui pourrait éteindre mon affection pour vous ? »

De ceux-là mêmes que sa conscience lui faisait un devoir d'avertir ou de critiquer, Bernard, par sa droiture totale, son désintéressement, et pour tout dire sa sainteté, se faisait des amis.

C'est que tout en étant saint, il restait tellement humain. Ses frères, ses amis avaient pour lui une affection sans bornes.



64 Il pensait et exprimait de si jolies choses, par exemple : « Reposons-nous dans le cœur de ceux que nous aimons, comme ceux que nous aimons se reposent en notre cœur ».

Quand son très cher ami Guillaume de Saint-Thierry tomba malade, il laissa tout pour courir le voir, offrant de le soigner lui-même tout le temps qu'il faudrait, malgré les grands travaux dont il avait la charge, car c'est ainsi qu'il comprenait la véritable amitié.



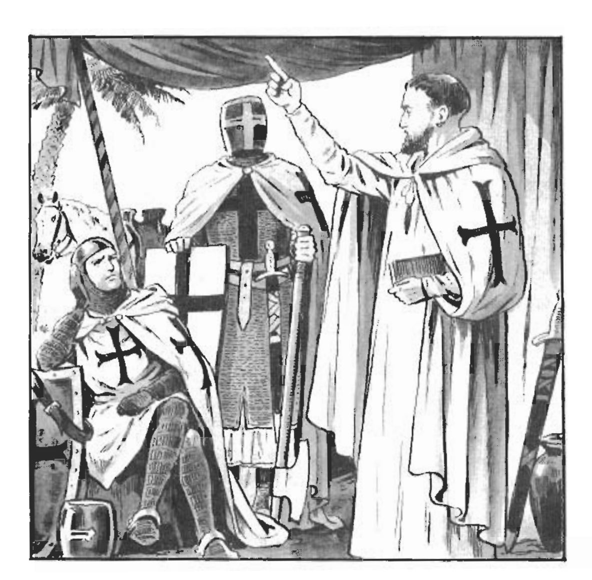
65 Il était cependant de plus en plus pris. Chacun lui demandait conseil. Beaucoup venaient de loin pour le consulter. Il ne se sentait pas le droit de refuser, car les questions qu'il devait trancher avaient une grande importance pour l'Eglise, qui se débattait alors dans de nombreuses difficultés.

Les évêques étaient souvent aux prises avec le pouvoir des princes. Le roi Louis VI le Gros lui-même outrepassait ses droits. On en appelait à Bernard.



66 Et lui, tout en faisant ce qu'il fallait, gémissait dans sa cellule : « O mon Dieu, comment se fait-il qu'au sujet de moi seul vous vous soyez trompé dans vos jugements ? Vous avez tenté de me faire moine, vous avez voulu cacher dans votre sanctuaire un homme nécessaire au monde, sans qui les évêques ne peuvent traiter leurs affaires ! »

Ce qui ne l'empêchait pas de répondre « présent ! » chaque fois que la volonté de Dieu l'obligeait à quitter sa chère solitude.



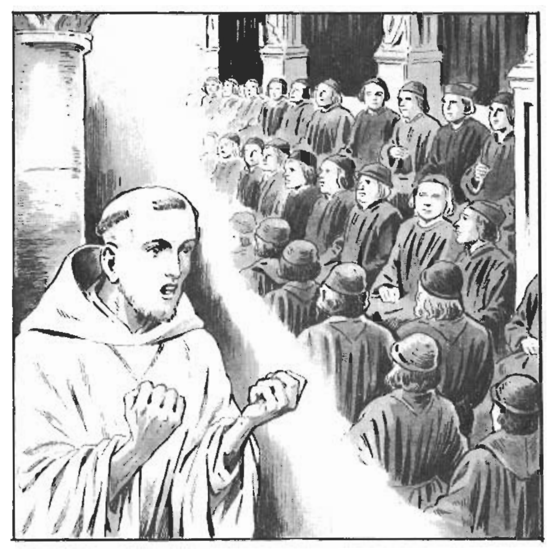
67 En 1128, les évêques de la Champagne se réunissent en Concile à Troyes ; ils y appellent Bernard. On y fixe la règle d'un ordre de moines-soldats fondé quelques années plus tôt pour défendre les Lieux Saints: les Templiers.

Bernard s'enthousiasme pour cette nouvelle chevalerie qui lui semblait bien supérieure à l'ancienne, et lui fait très volontiers de la propagande.



68 Les évêques sont contents. Conseillés par le saint moine, ils s'efforcent de réformer dans leurs diocèses ce qui va moins bien. A Paris, l'évêque Etienne s'y emploie de tout son cœur. Mais il se heurte au roi qui n'est pas de son avis.

Bernard s'interpose, comme il s'interposera encore entre Louis VI et l'archevêque de Sens. Il en réfère au Pape Honorius, avec les accents d'une sainte colère qui rappellent les prophètes de l'Ancien Testament.



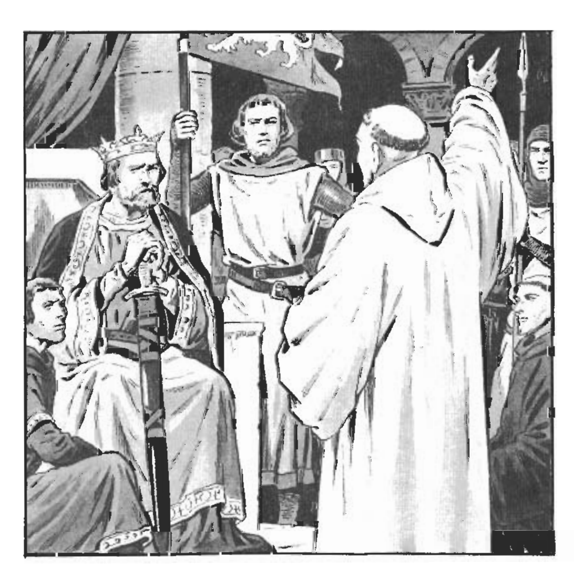
69 Il est maintenant pris dans l'engrenage. Et bientôt ce ne sont plus seulement les évêques qu'il va devoir défendre et conseiller. Bernard de Clairvaux va lutter pour le Pape lui-même.

Nous sommes en 1130. Honorius vient de mourir et les cardinaux qui doivent élire le nouveau pape sont divisés en deux clans. Aucun ne voulant céder à l'autre, il en résulte deux Papes, Innocent et Anaclet. L'église du Christ est écartelée entre ces deux têtes.



70 Innocent semblait le plus digne d'occuper la chaire de saint Pierre. Mais Anaclet, ayant à sa disposition la puissance des grands seigneurs romains, l'oblige à quitter Rome. Innocent se réfugie en France où Louis VI convoque un concile à Etampes. Il y appelle Bernard, qui après avoir longuement prié et réfléchi, plaide et se prononce en faveur d'Innocent. L'assemblée accepte la sentence.

Innocent est donc reconnu Pape grâce à Bernard.



71 Mais ceci n'est valable que pour les états de Louis VI. L'un après l'autre, Bernard va donc convaincre les autres souverains en faveur d'Innocent. Il va voir lui-même Henri roi d'Angleterre, tandis que son ami Norbert accomplit la même mission en Allemagne, auprès de Lothaire. Le futur empereur reconnaît Innocent et veut bien essayer de le ramener à Rome — moyennant certaines conditions auxquelles Bernard s'oppose, car elles amoindriraient l'indépendance de l'Eglise.

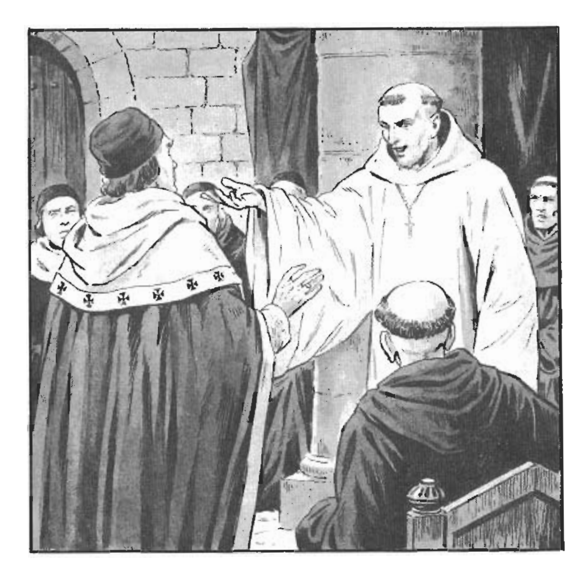


72 Lothaire se résigne à aider le Pape sans contrepartie.

Plein de gratitude envers Bernard, Innocent s'arrête à Clairvaux où il accepte la pauvre hospitalité des moines, partageant leur maigre repas.

Bientôt, dans un autre Concile qui se tint à Reims, la Castille et l'Aragon reconnaissaient à leur tour Innocent comme Pape.

L'Aquitaine lui reste opposée. Bernard y court.



73 Mais il y a là un orgueilleux qui, blessé de n'avoir pas obtenu un honneur qu'il convoitait, reste hostile à Innocent.

Bernard le reprend durement, mêlant l'ironie au reproche : « Ainsi donc, Rome aurait été sans Pape, s'il ne s'était trouvé un Pape qui te fît légat ! D'où te vient ce privilège dans l'Eglise de Dieu ? »

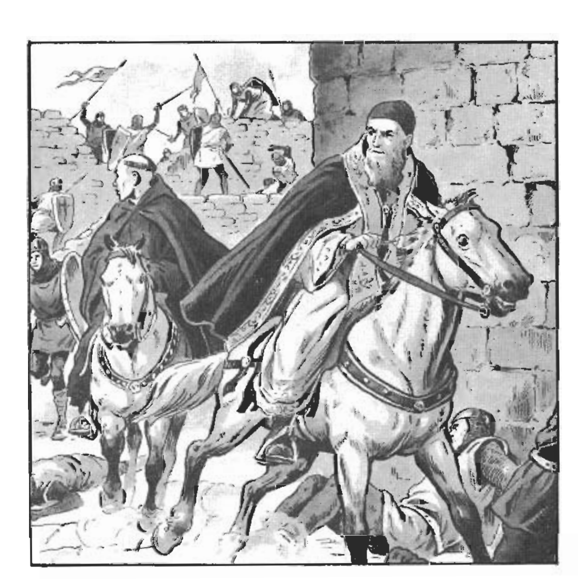
Finalement l'Aquitaine se soumet à Innocent, pour un temps du moins.

Reste l'Italie, où la situation est plus grave.



74 Marchant sur Rome avec Innocent, Lothaire a déjà passé les Alpes. Bernard est appelé pour réaliser l'unité entre Gênes et Pise, qui pourront ainsi lutter efficacement contre le Normand Roger II qu'Anaclet (l'antipape) vient de couronner roi de Sicile.

Bernard est reçu comme un envoyé de Dieu. Il faut dire que le Seigneur lui accorde le don de faire des miracles. Il prêche la paix, et les deux villes qui se disputaient se réconcilient.



75 Lothaire s'approche de Rome, mais il manque d'argent. Bernard en obtient du roi d'Angleterre. Le 30 avril, le Pape Innocent peut enfin rentrer dans sa cité, et le 4 juin il couronne Lothaire empereur.

On peut dire que c'est l'œuvre de Bernard, qui pour son compte ne songe qu'à revenir au plus tôt dans sa chère abbaye de Clairvaux.

Il n'y reste pas longtemps, car en septembre Innocent est de nouveau chassé de Rome par le faux Pape Anaclet.



76 Et l'empereur, cette fois, a trop à faire chez lui pour venir défendre le Saint-Père. Bernard doit d'abord se rendre en Aquitaine, où le duc Guillaume se montrait à nouveau hostile au Pape légitime. A Parthenay, il fait annoncer qu'il dira la messe pour Guillaume. Toute la ville y vient. Le duc, excommunié, se tient sur le parvis.

Portant le Saint-Sacrement, Bernard sort, s'adresse à Guillaume, le conjure de rentrer dans la paix du Seigneur. Le duc, vaincu, fait sa soumission.



77 Ayant fini en Aquitaine, voilà maintenant Bernard en route vers l'Allemagne, non sans avoir pu s'arrêter à Clairvaux pour reprendre force et courage dans un colloque intime avec le Seigneur.

Cette vie de diplomate l'épuisait. Mais l'état de la chrétienté était tel, en ce rude XIIe siècle, qu'il aurait cru manquer à son devoir, manquer à l'Eglise, en agissant autrement que les circonstances l'obligeaient à le faire.



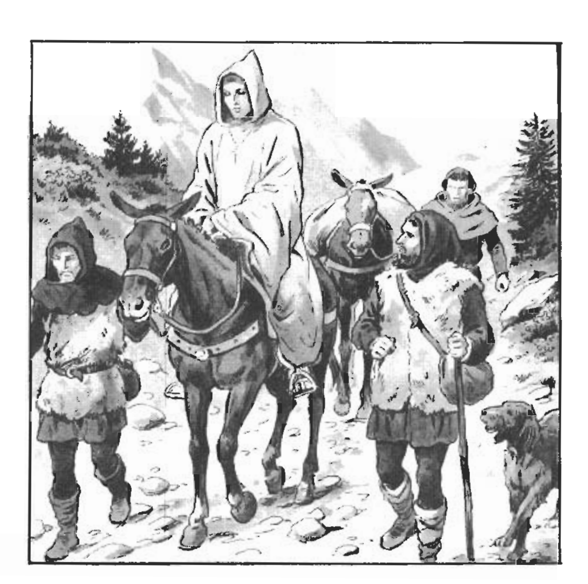
78 Lothaire est donc empereur de Germanie, mais il a bien des ennemis. Bernard vient l'aider. Sa persuasion et son zèle réduisent les conflits. Frédéric de Hohenstaufen (le futur Barberousse) se réconcilie avec Lothaire. Là encore, Bernard a ramené la paix. L'empereur peut à nouveau mettre son épée au service du Pape.

C'est l'hiver. Intrépide, Bernard s'engage malgré cela dans les cols alpestres. Le voilà en Italie.



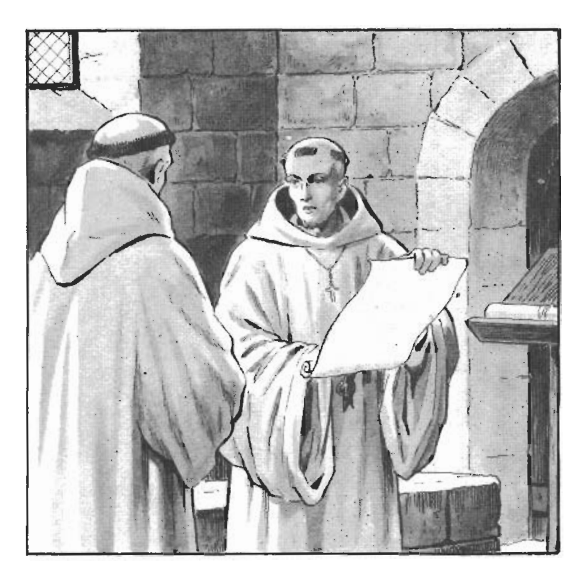
79 Les Milanais sont venus au-devant de lui bien loin sur la route. Sa vue seule transportait les gens d'enthousiasme. Ils l'acclamaient, lui présentaient des malades, obtenaient des miracles. L'Archevêque de Milan, qui refusait de reconnaître Innocent, est déposé.

D'un seul cœur, le peuple de Milan veut Bernard comme nouvel archevêque. Le saint moine refuse ; il a bien du mal à se libérer de l'ardeur populaire qui va jusqu'à couper des morceaux de son vêtement.



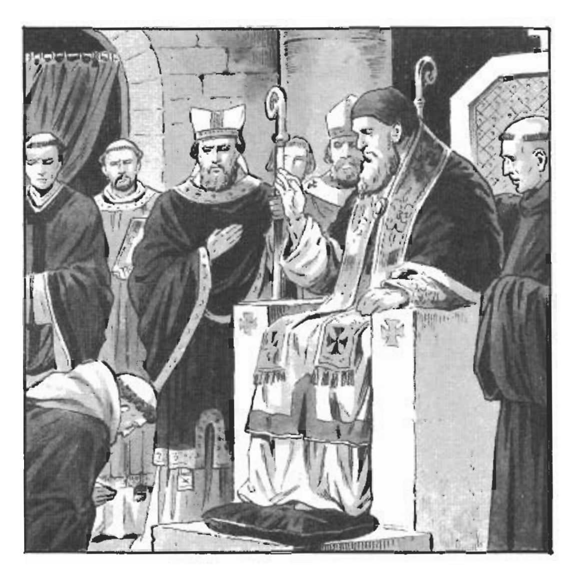
80 Il refuse les honneurs, mais non les vocations. Un couvent cistercien, qu'on appellera « Claire Vallée » en souvenir de Clairvaux, se fonde près de Milan pour accueillir tous ceux que la sainteté du moine a entraînés vers le don total.

Toujours passionné de paix, il réconcilie au passage des villes italiennes où l'on se disputait. Semant ainsi la concorde et l'esprit de charité partout, il repasse les Alpes, escorté bien souvent par les bergers de la montagne qui veulent sa bénédiction, et rentre exténué à Clairvaux.



81 Quelle joie pour lui de retrouver ses frères, la vie silencieuse du cloître et tout ce qu'il aime ! Il reprend aussitôt ses instructions dont tous les moines — et bien d'autres — étaient avides. Il se sent dans son élément, vraiment fait pour cette existence de contemplatif.

Hélas ! Le Pape de nouveau l'appelle à son secours. Lothaire ne pouvait réussir à déloger les partisans d'Anaclet de certains quartiers de Rome, et le roi Roger de Sicile était toujours opposé à Innocent. Bernard est à ce moment plus malade que jamais, « pâle spectre de la mort », se désigne-t-il.



82 Il se remet pourtant en route, voit les belligérants, et si ceux-ci ne sont pas encore d'accord, du moins l'avocat d'Anaclet, Pierre de Pise, renonce à cette mission et se soumet à Innocent.

Cette terrible lutte des deux papes se terminera bientôt d'elle-même. Anaclet en effet meurt en 1138. Ses partisans essayent bien de lui élire un successeur, mais celui-ci vient de lui-même, après peu de temps, implorer son pardon. L'empereur Lothaire était mort aussi quelques semaines auparavant.



83 Une page bien douloureuse de l'Histoire était tournée. Il avait fallu huit ans, et toute la sainteté de Bernard, pour sauver l'unité de l'Eglise.

Cela le payait largement de ses efforts et de toutes ses fatigues : « Vite, vite, je reviens, écrivait-il à Clairvaux. J'apporte une récompense, la victoire du Christ et la paix de l'Eglise ».

Il ramenait aussi le Vidame de Pise, Paganelli, qui, s'étant attaché à lui, l'avait suivi pour se faire Cistercien.



84 C'est celui-là même qui, plus tard, sera Pape sous le nom d'Eugène III. En attendant, il s'applique de tout son cœur à suivre l'austère règle de Clairvaux et devient un moine exemplaire. Bientôt, Bernard pourra l'envoyer fonder une nouvelle ruche de moines, l'abbaye des Trois-Fontaines, près de Rome.

Vers cette époque, Gérard, que Bernard avait emmené avec lui en Italie, y était tombé malade.



85 On le soigna à Viterbe où il faillit mourir. Bernard suppliait Dieu de lui accorder au moins la grâce de le ramener vivant. Si Gérard devait mourir, que ce soit au milieu de ses frères, à Clairvaux, et non en terre étrangère.

Le Seigneur exauça cette fraternelle prière et Gérard se remit suffisamment pour affronter le voyage de retour. Mais c'était seulement un sursis que le Bon Dieu avait accordé à son sujet.



86 La maladie le reprit vite, et Bernard eut la douleur de voir mourir son frère chéri. Gérard s'en allait joyeusement vers le ciel, mais tous pleuraient autour de lui car il était très aimé.

Bernard, par un terrible effort de volonté, resta maître de lui pendant tout l'office des morts et l'enterrement. Il récitait les prières avec un grand calme qui aurait pu tromper les assistants sur ses sentiments intérieurs.



87 Il se domina donc quelque temps... mais les forces humaines ont des limites. Soudain il n'y tint plus, et au beau milieu d'un sermon il s'arrêta, disant : « je ne peux pas continuer », et, en larmes, laissa libre cours à son chagrin.

Il parla de son cher Gérard en des termes d'une tendresse exquise, avouant que sa douleur trop refoulée, était devenue si violente qu'il ne pouvait plus la retenir.



88 Il nous a laissé là une page splendide qui montre bien que la sainteté, loin de durcir le cœur comme on le pense quelquefois, épanouit au contraire et même amplifie les sentiments les plus délicats.

Saint Bernard nous aurait sans doute paru moins proche de nous, s'il n'avait eu (témoignant qu'il était demeuré un homme dans toute la beauté du terme) ces accents inimitables qui aujourd'hui encore nous émeuvent au plus profond de nous-mêmes.



89 Louis VI le Gros, roi de France, est mort en 1137, après avoir dit à son fils qui sera Louis VII : « Mon fils, souviens-toi que la royauté est une charge dont tu rendras compte à Celui qui seul dispose des sceptres et des couronnes ».

Louis VII monte donc sur le trône. Il est fiancé à Eléonore d'Aquitaine. Il garde le saint Abbé Suger comme ministre et conseiller.

Bernard, en son monastère, pense avoir enfin le droit de se livrer tout entier à la contemplation.



90 Dieu lui donnait des lumières et des grâces de plus en plus grandes.

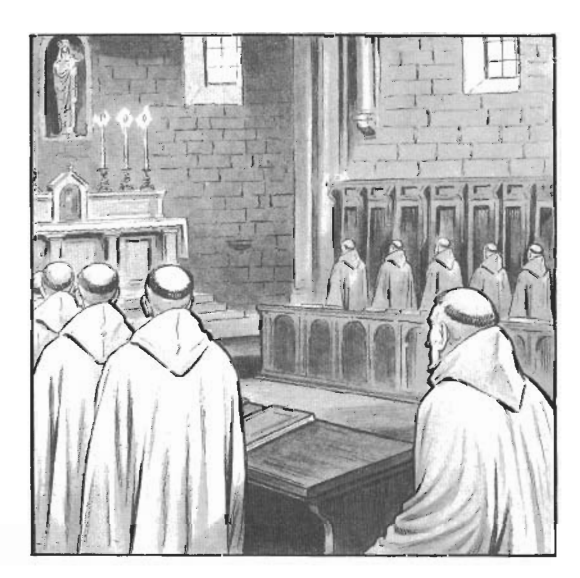
La Sainte Vierge — qu'il fut un des premiers à appeler « Notre Dame » — prenait une telle place dans sa vie qu'il se considérait comme son chevalier, et avait pour parler d'Elle des trouvailles uniques. On a gardé de lui, entre autres, des sermons sur l'Annonciation, sur le Saint Nom de Marie, qui sont de vraies merveilles.



91 Ce grand lutteur avait à son égard des attitudes d'enfant.

On raconte que, passant devant la statue de Notre Dame, il s'inclinait respectueusement en disant : Ave, Maria. C'était le bonjour de l'enfant à sa mère. Et Marie, sensible à cette tendresse filiale, s'inclina un jour elle-même devant son cher Bernard en lui répondant du même ton : Ave, Bernarde.

Nous devrions tous être comme cela envers Notre Dame.



92 On dit aussi que, rentrant un jour d'un de ses nombreux voyages au moment où les moines achevaient le chant du Salve Regina, son amour pour la Sainte Vierge s'exhala en ces trois acclamations qui depuis ce temps y ont été ajoutées : « O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria » (ô clémente, ô toute bonne, ô douce Vierge Marie).

Il aimait aussi beaucoup à dire le « Souvenez-vous », en usage depuis peu.



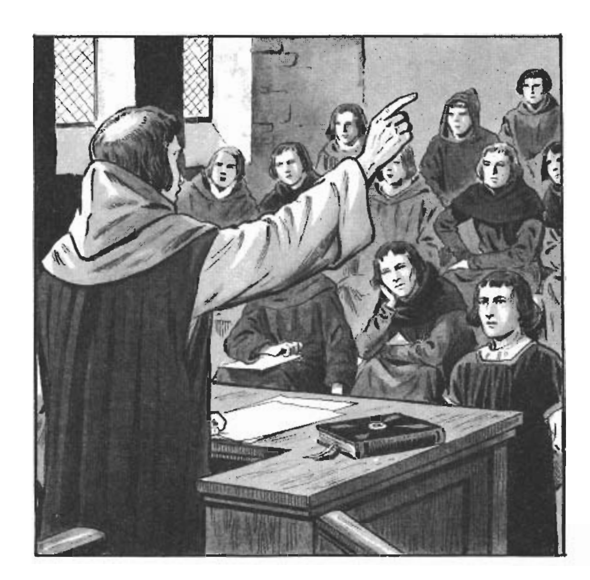
93 C'est surtout dans son rôle de Médiatrice (c'est-à-dire d'intermédiaire, d'avocate) qu'il aimait penser à Marie et parler d'Elle. Il la désignait comme « l'aqueduc par lequel toutes les eaux du ciel (ce qui signifie les grâces) viennent en nous..., l'efficace médiatrice en qui ceux-là qui pouvaient trembler devant la majesté de Jésus n'avaient rien à craindre ».

Il la nommait encore « l'étoile », et dans une envolée d'une puissance poétique extraordinaire, conjurait le chrétien de ne pas détacher ses yeux de cet astre qui le conduira au port.



94 On n'en finirait pas si l'on voulait détailler ce que la Sainte Vierge fut dans la vie de saint Bernard, et la manière dont il la chanta.

Demandons-lui plutôt, à ce grand saint, de nous obtenir un peu de son amour enflammé pour Notre Dame, un peu de sa confiance inébranlable en Elle, et le don aussi de La prier davantage et surtout mieux, comme il sut si bien le faire.



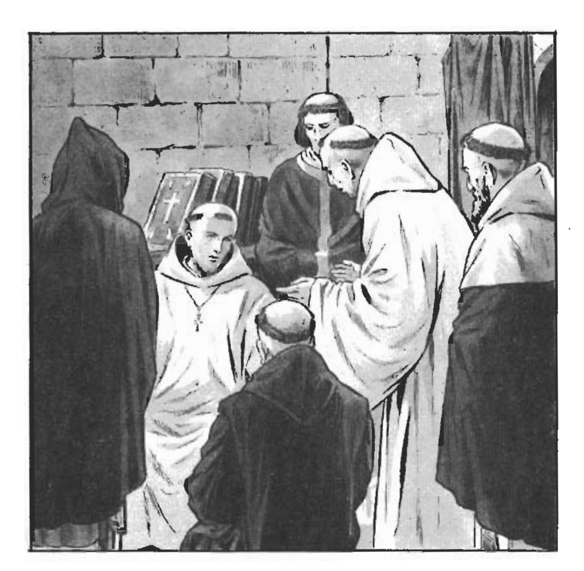
95 En 1140, l'évêque de Paris prie Bernard de venir parler aux étudiants, fort influencés alors par un grand maître, Pierre Abélard, savant réputé, mais dont l'enseignement commençait à inquiéter Rome.

En plusieurs points, Abélard s'éloignait de la doctrine de l'Eglise, et l'accusation d'hérésie avait été portée contre lui. Il devenait ainsi dangereux pour l'ardente jeunesse qui lui était très attachée.



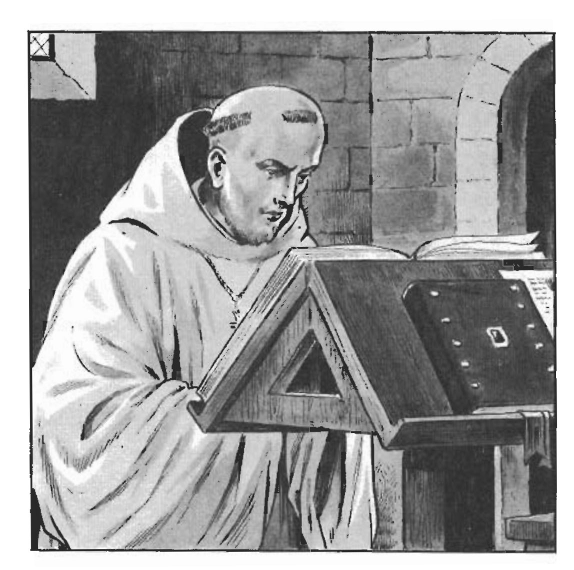
96 Bernard vient donc sur la « montagne Sainte Geneviève », centre des étudiants de Paris. Ses paroles portèrent si bien sur son bouillant auditoire que vingt jeunes, quittant tout, partirent pour Clairvaux.

Cependant, Abélard — « Maître Pierre » comme on l'appelait — poussait plus loin ses idées peu sûres du point de vue de la foi, les écrivait et les répandait. On prie Bernard de les réfuter. Il refuse d'abord.



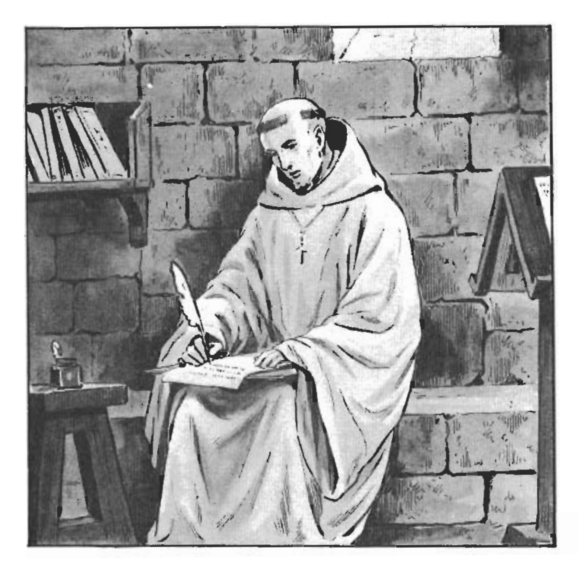
97 Prêcher, convertir, sauver des âmes, oui, c'est son travail. Mais se lancer dans le domaine des idées, discuter sur des mots et leur signification exacte, il ne s'y sent pas porté, d'autant qu'il n'ignore pas toute la science et toute la puissance de raisonnement d'Abélard.

Pourtant, tout le monde regarde vers lui. On sent qu'il n'y a que Bernard pour défendre la foi en face d'Abélard.



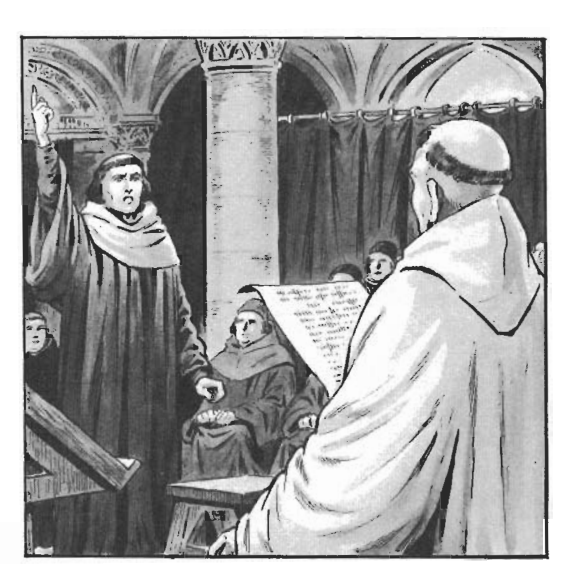
98 Se taire, cela peut ressembler à une approbation du grand maître. « Votre silence est un péril », lui écrit son ami Guillaume de Saint-Thierry. Bernard s'exécute donc. Le voilà plongé dans l'étude détaillée des œuvres d'Abélard pour y relever tout ce qui s'éloigne des enseignements de l'Eglise à cette époque.

Il va ensuite trouver Maître Pierre, essaye de le convaincre de renoncer lui-même à ses théories dangereuses.



99 Abélard demande la convocation d'un Concile pour juger son œuvre. Celui-ci est convoqué à Sens et Bernard est prié de s'y rendre. Il s'en défend, écrivant à l'Archevêque : « Je ne suis qu'un enfant en face d'un homme de cette valeur intellectuelle ;... vous avez ses écrits ; à vous de les juger ». Mais on insiste tant qu'il est bien obligé de céder.

Il demande d'abord aux évêques réunis en Concile qu'on prie fort pour Abélard.



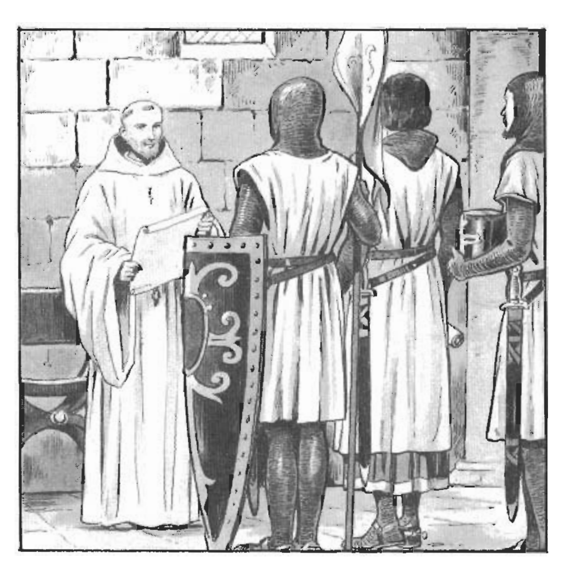
100 Celui-ci fait alors part de ses intentions qui sont droites. Mais Bernard présente dix-sept propositions relevées dans ses écrits, et qui selon lui s'écartent de la vraie foi.

« J'en appelle au Pape ! » s'écrie Abélard, avant même que Bernard eût fini. Les historiens du temps ont dit qu'il « ne pouvait soutenir le regard de l'homme de Dieu ». Le Concile de Sens, pour sa part, condamne Abélard. Et le Pape confirme cette condamnation.



101 Le grand maître se retire au monastère de Cluny où le Pape lui a permis d'aller.

L'Abbé de Cluny, Pierre le Vénérable, l'entoura de beaucoup de bonté et persuada Bernard de venir le voir. Le cœur plein de charité, celui-ci vint à Cluny pour assurer Abélard que sa prière et son affection fraternelle ne lui avaient jamais manqué. Les deux grands hommes s'embrassèrent réconciliés.



102 A cette même époque, Bernard s'était vu offrir l'évêché de Langres, qu'il avait refusé par humilité. Un de ses religieux, Godefroid, prieur de Clairvaux, y avait été nommé. Pour lui, il ne désirait rien tant que rester simple moine toute sa vie.

Peu après, le roi lui-même lui fait savoir qu'il le voudrait archevêque de Reims. A nouveau Bernard se récuse, remerciant toutefois Louis VII en termes fort délicats.



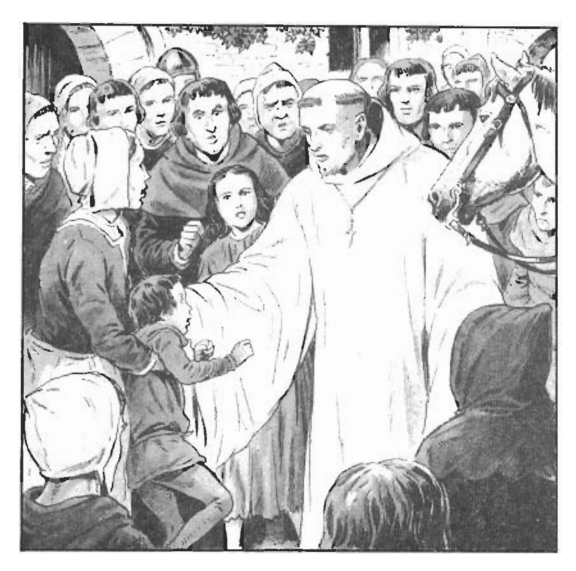
103 « J'aime, je l'avoue — lui écrit-il — de vous voir occupé si sérieusement du service de Dieu... que votre majesté prend la peine, non seulement d'accepter mais d'offrir pareille dignité au malheureux homme que je suis... »

Comme toujours, il déclare qu'il est « indigne et insuffisant ». Il a certes bien montré le contraire. Mais son humilité est si grande que personne ne peut le décider à accepter. Il se rend cependant à Reims pour y apaiser des luttes fratricides.



104 Tandis qu'il s'efforçait de ramener la concorde, une femme de la ville, fendant la foule, vient se jeter à ses pieds. Elle tient par la main un enfant sourd, muet et aveugle. On le suppose possédé du démon ; il se débat en effet et a même frappé sa pauvre mère, qui supplie Bernard : « Si vous avez quelque pouvoir, secourez-moi ».

Tous les assistants sont profondément émus par la scène. Bernard se recueille. Il revoit sa propre mère, la douce et sainte Aleth.



105 Il se penche vers le pauvre petit, lui caresse le visage en lui disant doucement : « Comment, mon fils, as-tu osé frapper ta mère ? » A cette voix qui pénètre ses oreilles infirmes, l'enfant est transformé. Il voit clair soudain et se met à parler, tombant à genoux pour demander pardon à sa maman. Il est guéri.

Voyant ce miracle, les deux partis qui se disputaient se réconcilient. Bernard a non seulement exaucé une mère, mais ramené la paix à Reims.



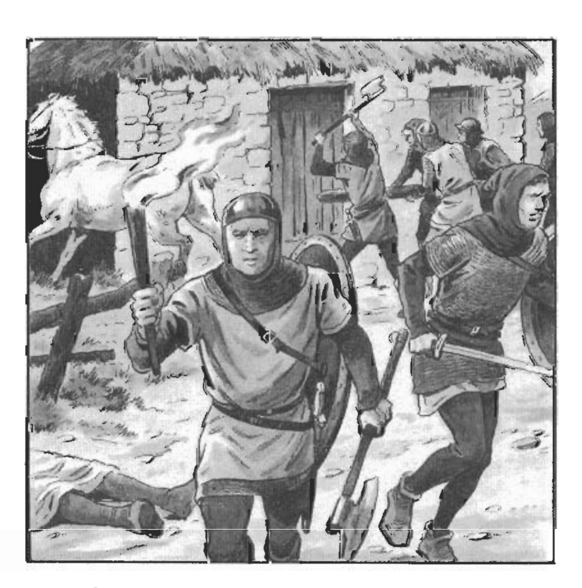
106 En témoignage de gratitude, et puisque Bernard n'avait pas accepté d'en être l'archevêque, la ville décida aussitôt de fonder un monastère de moines de son ordre. C'est ainsi que fut établie l'abbaye d'Igny (près de Reims).

Elle existe encore, a été restaurée il y a quelques années et abrite maintenant un monastère de religieuses cisterciennes (appelées Trappistines).



107 Nous sommes maintenant en 1141. De nouvelles difficultés surgissent dans les affaires du royaume de France. Le jeune Louis VII commet plusieurs fautes qui sont des affronts pour le Pape ; celui-ci jette sur lui l'interdit. Cela signifiait que partout où il passait, les sacrements ne pouvaient plus être distribués, les âmes étaient comme abandonnées.

Bernard s'interpose à nouveau, essaie de fléchir Rome d'un côté et de ramener Louis VII à la raison de l'autre.



108 Mais le roi s'entête, dépose des évêques, confisque les biens des églises. Plusieurs diocèses sont ainsi ravagés par la volonté du roi dont les soldats mettent tout à feu et à sang.

Bernard ne craint pas de le lui reprocher durement : «...vos excès en meurtres, incendies, pillages, me font regarder comme sottise la bonne opinion que je m'étais faite de votre personne, ce qui m'incite à vous écrire en toute vérité, sans faiblesse. »



109 Il continue longuement sur ce ton, ne craignant pas de montrer à Louis VII tous ses torts. Une fois encore, son intervention hardie amène une réconciliation du roi avec ceux contre lesquels il était en lutte, notamment le comte Thibaut de Champagne, dont il avait ravagé les Etats.

Le Pape Célestin (car Innocent était mort entre temps) leva alors l'interdit lancé sur le royaume de France par son prédécesseur.



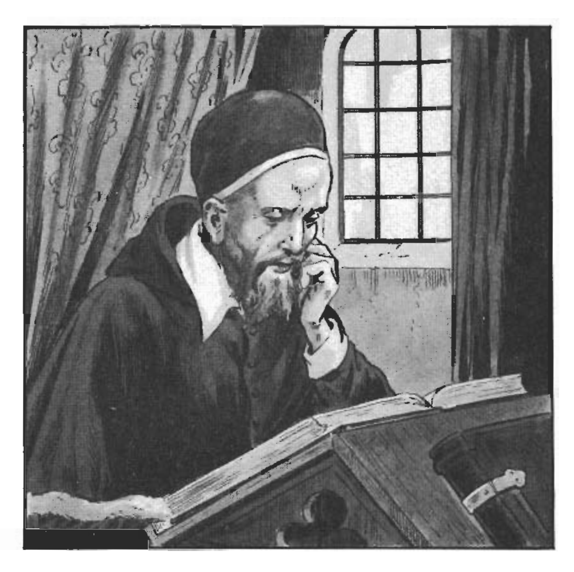
110 Rome s'agite encore, après la mort prématurée du Pape Célestin, remplacé par Lucius. Un frère de l'ancien antipape Anaclet chercha querelle au nouveau Pape, qui fut tué d'une pierre tandis qu'il allait à l'assaut du Capitole.

L'Eglise était de nouveau sans chef. C'est alors que les cardinaux placèrent sur le trône de saint Pierre, sous le nom d'Eugène III, le Cistercien Paganelli que Bernard avait fait Abbé des Trois-Fontaines (1145).



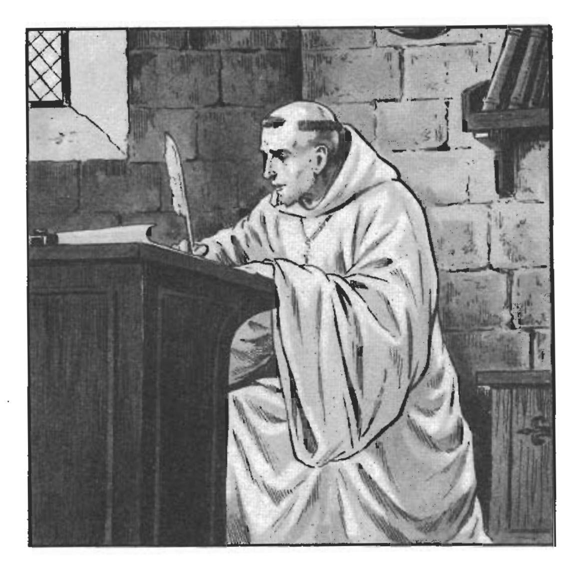
111 On devine l'émotion à Clairvaux lorsque la nouvelle y arriva. Ainsi, le Saint-Esprit avait suscité pour chef de l'Eglise un de ces moines blancs jadis si méprisés !

Bernard, loin de s'en réjouir comme on aurait pu s'y attendre, ne pense qu'aux difficultés que va rencontrer son cher fils ; il le plaint d'avoir été « arraché au secret de ses contemplations intérieures » pour être élevé si haut.



112 Du moins, de toute son âme de Père, il va l'aider à faire face à cette charge si lourde. Pendant des années, on peut dire que saint Bernard dirigera le Pape lui-même.

Il rédigera ses conseils sous la forme d'un livre dont bien des Papes se serviront après Eugène, tant ce livre expose clairement les sentiments qui doivent animer le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, successeur de saint Pierre.



113 Tout en manifestant à celui qui est devenu « le Saint-Père » le respect désirable, il continue de le considérer comme un fils très cher. Il lui écrit : « Qu'importe que tu aies été placé sur la chaire de Pierre... tu ne pourras te soustraire à mon affection : même sous la tiare l'amour reconnaît un fils... car si j'ai perdu mon nom de père, j'en ai gardé le cœur ».

Le plus grand souci de Bernard est que le Pape conserve son âme de moine cistercien. Et ce n'était pas facile à cette époque.



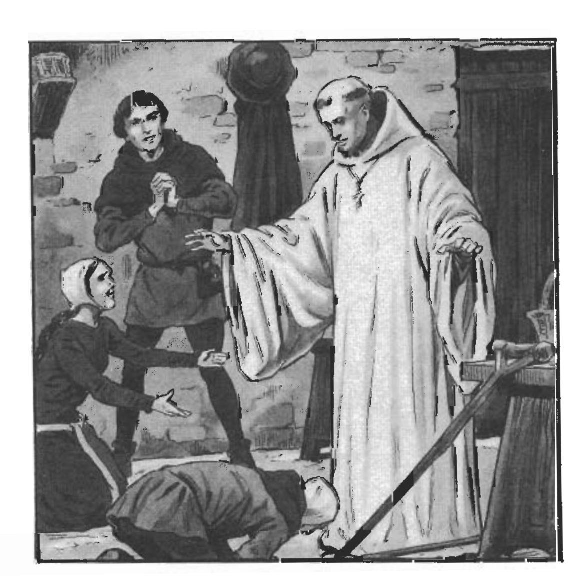
114 En ce siècle dur, où la langue la plus éloquente était trop souvent celle de l'épée, les Papes étaient encore de vrais chefs d'Etat, possédant des terres plus ou moins éloignées de Rome, et devant par conséquent entretenir une armée et se faire à l'occasion généraux pour aller guerroyer contre tel ou tel rival.

Quand on sait cela, on comprend mieux toutes ces difficultés, toutes ces luttes... on comprend mieux aussi l'inquiétude de Bernard pour son cher moine devenu Pape.



115 Eugène suivra les sages conseils de celui auquel il s'était attaché. Il simplifiera le plus qu'il pourra sa vie personnelle, s'efforçant de rester, sur le trône pontifical, un austère moine cistercien.

L'année précédant l'élection d'Eugène III, Bernard avait à nouveau vu partir un de ses frères pour le ciel : c'était cette fois André, celui qui remplissait à Clairvaux la charge de portier.



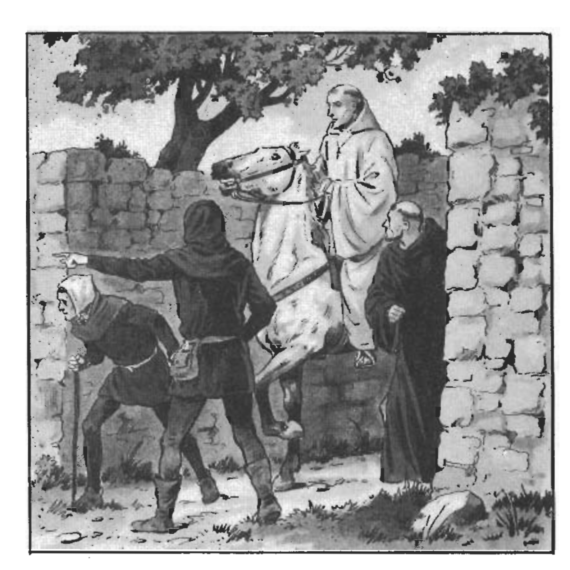
116 Pour lui, malgré sa santé délabrée, on ne le laissait guère en repos.

Le voilà dans le Languedoc, pour disputer les âmes à un hérétique appelé Henri. Le démon y avait bien travaillé, et Bernard sentait la résistance qu'on lui opposait. Dieu lui accorda alors de nouveau le don des miracles. A Toulouse, un paralysé des deux jambes, miraculeusement guéri par lui, vient lui baiser les pieds.



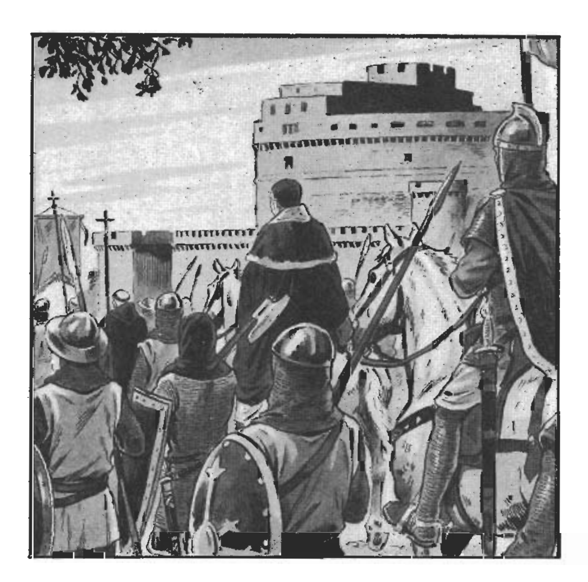
117 A Sarlat, comme on lui apportait des pains à bénir, il assura les assistants que tous les malades qui mangeraient de ces pains seraient guéris. Ce qui arriva. Tout le monde fut conquis, on s'en doute.

Là où sa parole n'avait pas réussi à convaincre, ses miracles l'avaient fait. L'hérésie était étouffée dans cette région, pour un temps du moins, car elle renaîtra plus tard sous le nom d'hérésie albigeoise. Bernard sera mort à ce moment.



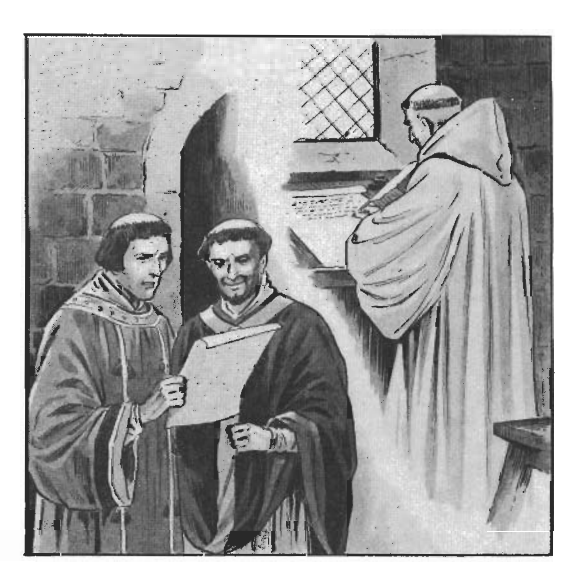
118 En attendant, l'enthousiasme est si grand à son égard que les chemins sont bloqués par les foules ; il ne peut plus partir. On est alors obligé, pour lui permettre de rentrer à Clairvaux, de le faire voyager comme en cachette et par des chemins non prévus.

Il apprend qu'Eugène III rencontre à Rome les mêmes résistances que son prédécesseur Lucius. Il y a là tout un clan contre lui. Et l'empereur Conrad est retenu en Germanie.



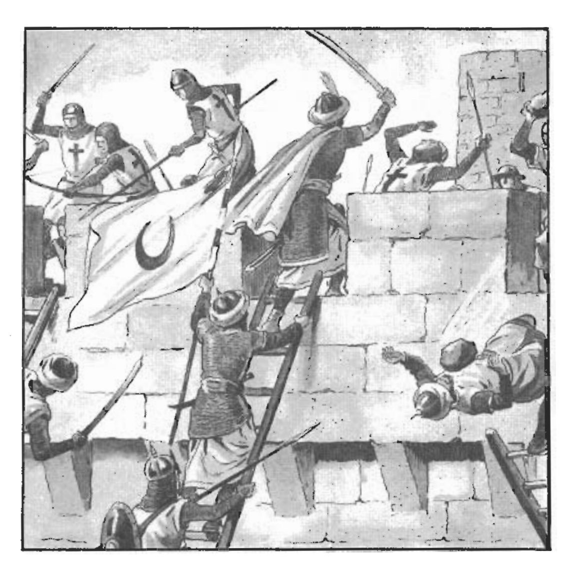
119 Bernard envoie au peuple de Rome une lettre véhémente pour lui montrer sa folie de lutter contre le Saint-Père : « ...Ce Pape, c'était ta tête... qu'est-ce donc que Rome aujourd'hui, sinon un tronc décapité, privé d'yeux et de lumière ? » Il le suppliait de se réconcilier avec Eugène III.

Celui-ci pourra bientôt rentrer dans Rome, d'où il sera à nouveau chassé un peu plus tard, devant vivre en exil pendant trois années.



120 Par suite du rôle de tout premier plan qu'il jouait bien malgré lui, par suite surtout de sa réputation de saint qui se répandait partout, Bernard était l'homme le plus célèbre de son temps.

On écrivait le récit de sa vie avant même qu'il fût mort. On relatait ses voyages. On recopiait ses lettres que tout le monde demandait. Ce moine maigre et épuisé avait une influence extraordinaire — un peu comme saint Paul.



121 Mais sa gloire n'a pas encore fini de grandir. Bientôt elle va briller d'un nouvel éclat à l'occasion d'un fait historique de grande importance qui marque ce XIIe siècle : la deuxième Croisade.

En 1144, la ville d'Edesse, en Asie Mineure, où avait été fondée une chrétienté, était reprise par Zenki, émir de Mossoul, qui la détruisit totalement. Les chrétiens avaient beaucoup à souffrir là-bas. De nouveau, Jérusalem et le tombeau du Christ étaient menacés.



122 Bernard, depuis qu'il avait aidé à la fondation des Templiers, était en relations suivies avec l'Orient. Le patriarche d'Antioche lui avait même envoyé, en témoignage de gratitude, un morceau de la vraie croix.

Baudoin II, roi de Jérusalem, lui offre à son tour les moyens de fonder une abbaye là-bas. Mais Bernard ne croit pas devoir accepter. Il va avoir à travailler d'une autre manière pour la Terre Sainte.



123 Louis VII en effet rêve d'une entreprise glorieuse qui ferait oublier ses sottises et cruautés récentes. Il a même promis au Pape d'aller en expiation lutter pour le tombeau du Christ.

Devant les mauvaises nouvelles qui lui parviennent de Jérusalem, Eugène III rappelle au roi de France sa promesse. Louis VII convoque une assemblée à Bourges. Mais il rencontre peu d'enthousiasme chez les nobles.



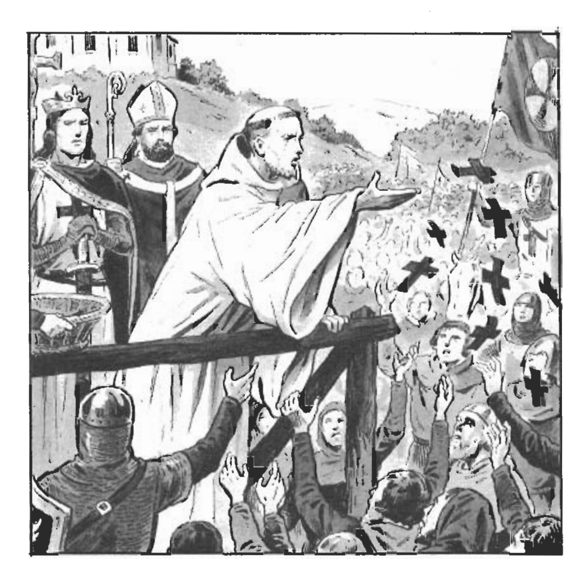
124 La première Croisade avait causé bien des morts ; on n'avait guère envie de retourner en Orient. Un seul homme peut entraîner les hésitants : c'est Bernard.

Louis VII lui demande donc de prêcher la croisade. Bernard hésite ; il voit les difficultés de l'entreprise. Il attend un ordre du Pape. Cet ordre arrive bientôt. Eugène III décide la seconde Croisade. Bernard en est nommé le prédicateur officiel.



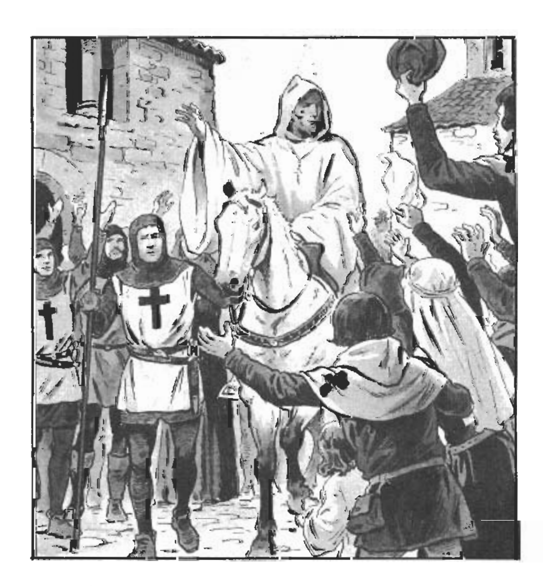
125 Pendant quatorze mois, sans repos, il se donnera avec ardeur à sa nouvelle mission.

Le roi a convoqué tout son monde à Vézelay. Bernard commence donc par là. La foule était si importante qu'on dut tenir la réunion en plein air. On bâtit, sur le flanc d'une colline, une tribune. Louis VII s'y tient, portant déjà sur sa poitrine la croix qu'il vient de recevoir du Pape.



126 Bernard est auprès de lui, si mince dans son habit blanc. Il parle. Et tous ceux qui l'écoutent, tous ces hésitants d'hier, sont aussitôt subjugués. A tout moment on l'interrompt pour demander des croix ; on veut les recevoir de sa main. Il les sème d'un grand geste à travers l'espace.

Bientôt il en manque. Et Bernard sacrifie son manteau pour que tout le monde puisse être servi.



127 Après Vézelay, Bernard va de ville en ville. Partout sur son passage, l'enthousiasme est indescriptible.

Il attribue ces résultats à l'ordre donné par le Pape : « J'ai obéi, et l'autorité de celui qui commandait a fécondé l'obéissance, j'ai ouvert la bouche et les Croisés se sont multipliés à l'infini. Villes et bourgs se vident : c'est à peine s'il reste un homme contre sept femmes », écrit-il à Eugène III.



128 Dans les provinces éloignées où il n'a pas le temps de se rendre, ses lettres enflammées obtiennent le même résultat.

Mais Bernard savait ce qu'avait coûté, pour la première Croisade, le manque d'ordre et de discipline. Il voulait donc que l'immense armée des Croisés, si diverse dans ses éléments, soit bien encadrée. Pour cela, il voulait décider aussi l'empereur d'Allemagne, Conrad III, à partir avec Louis VII.



129 Le voilà sur le Rhin. Le voilà à Constance. Partout il soulève les foules, même quand il ne parle pas la même langue. Son attitude, ses gestes, et plus encore ses miracles, sont si éloquents, que lorsque l'interprète veut traduire ses paroles, la foule hurle : « Nous avons compris ! » et demande des croix.

Il prêche maintenant devant Conrad, le conjurant de se croiser. « Je te répondrai demain à ce sujet », lui dit l'empereur.



130 Mais ce n'est pas demain, c'est tout de suite qu'il faut se décider quand on a compris.

Bernard célèbre la messe, et prête ses lèvres au Christ pour dire la souffrance de Jérusalem. C'est fait. Conrad et ses chevaliers prennent la croix. Et des milliers d'hommes s'enrôlent à leur suite.

Bernard descend le Rhin, semant les miracles sur son passage.



131 Des témoins ont écrit qu'il avait fait, dans ce seul déplacement, des centaines de guérisons (ils donnent des chiffres tout à fait précis). En même temps, des jeunes gens, des hommes, se convertissaient, abandonnaient tout et le suivaient pour se donner eux aussi au Seigneur.

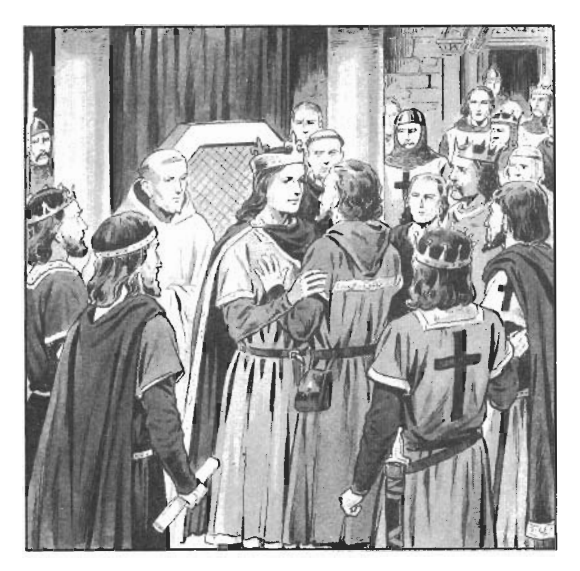
C'est au cours de ce voyage triomphal en Allemagne qu'il eut même l'occasion de protéger des Juifs. Ceux-ci étaient poursuivis en effet — et souvent massacrés sans pitié — parce qu'ils se refusaient à payer l'impôt pour la Croisade.



132 Bernard les comprend et les défend. Il proclame que « ni les anges ni les vrais apôtres n'approuvent le meurtre des Juifs. L'Eglise prie, au contraire, pour leur conversion ».

Bernard montre là à quel point il a en lui l'esprit du Christ, qui veut absolument qu'on garde la charité envers tout le monde.

Son attitude en cette occasion eut un grand retentissement à cette époque où l'on ne s'embarrassait guère de sentiments délicats.



133 Une assemblée est prévue à Etampes pour discuter de l'organisation et de la marche de la Croisade.

Les envoyés de Louis VII et de Conrad III s'y retrouvent, mais aussi ceux d'Angleterre, d'Espagne, d'Italie, de Bohême, de Bavière, que Bernard avait entre temps ralliés à la Cause.

Louis VII aurait voulu faire de la Croisade son œuvre personnelle. Bernard veut en faire une œuvre de chrétienté, un ciment d'unité entre les peuples chrétiens.

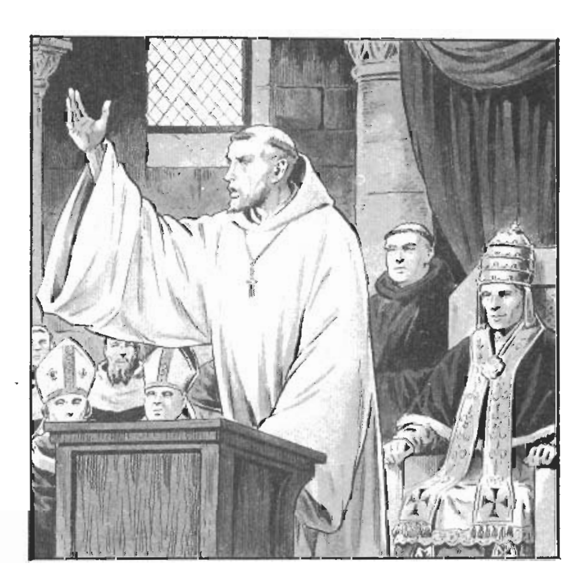


134 Le Pape Eugène vient en France bénir le départ du roi et de ses Croisés, puis se rend en Allemagne où Bernard l'accompagne.

Avant de regagner Rome, il veut s'arrêter à Clairvaux, ce « paradis terrestre » où il retrouve les bons souvenirs du temps où, moine sous la conduite de Bernard, il lavait joyeusement les écuelles de la communauté. A la tête de l'Eglise, il semble regretter ce temps-là. Les moines de Clairvaux le reçoivent comme l'un des leurs.



135 Cet ordre des Cisterciens, si misérable quand Bernard y était entré, comptait maintenant, outre le Pape, de nombreux évêques et archevêques. Il était connu et comptait des abbayes bien au delà du royaume de France. Et le chapitre général qui se tînt à Cîteaux à ce moment sous la présidence du Pape, montra le merveilleux développement que Dieu lui avait donné par l'intermédiaire de ce Bernard qui, une trentaine d'années plus tôt, était venu avec trente compagnons s'y faire moine.



136 Eugène III profita de sa présence en France pour tenir un Concile à Troyes. Il y emmena évidemment Bernard, dont il ne pouvait se passer.

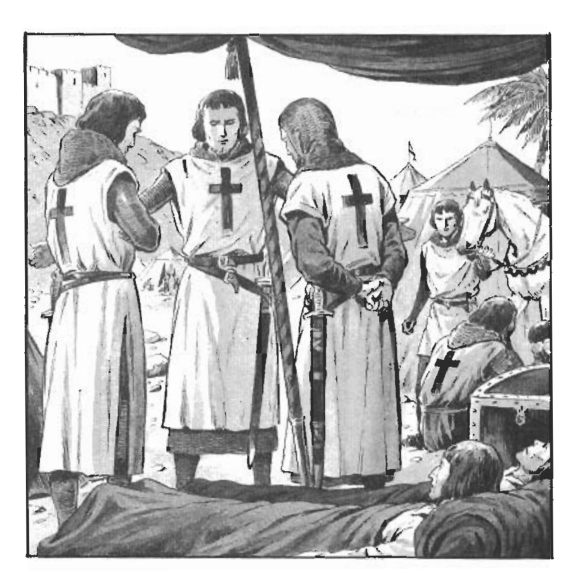
Celui-ci dut lutter contre de nouvelles hérésies. A cette époque où certains points de notre foi chrétienne n'avaient pas encore été clairement formulés, les erreurs de doctrine étaient forcément plus fréquentes que de nos jours, bien que notre siècle n'en soit pas exempt.

Bernard, une fois de plus, fit triompher la vraie pensée de l'Eglise.



137 La Croisade cependant, partie avec tant d'ardeur, n'allait pas aussi bien que Bernard l'aurait voulu.

Au lieu d'unir leurs armées, Louis VII et Conrad III étaient partis chacun de son côté ; l'empereur essuie une sanglante défaite à Dorylée (ville d'Asie Mineure). Puis c'est l'armée française qui est à son tour battue près de Laodicée (qui s'appelle actuellement Lattaquié, en Syrie). On sent que les chefs cherchent surtout leur gloire personnelle dans cette aventure.



138 Conrad se dispute avec Roger, roi de Sicile. Louis VII a des ennuis avec le comte d'Antioche à propos de sa femme Eléonore. Le siège de Damas échoue lamentablement. L'armée des Croisés a déjà perdu le tiers de ses effectifs.

Le découragement gagne les uns et les autres. C'est ce qui arrive lorsqu'on délaisse, pour penser à de mesquins intérêts privés, le grand idéal qu'on s'était fixé.

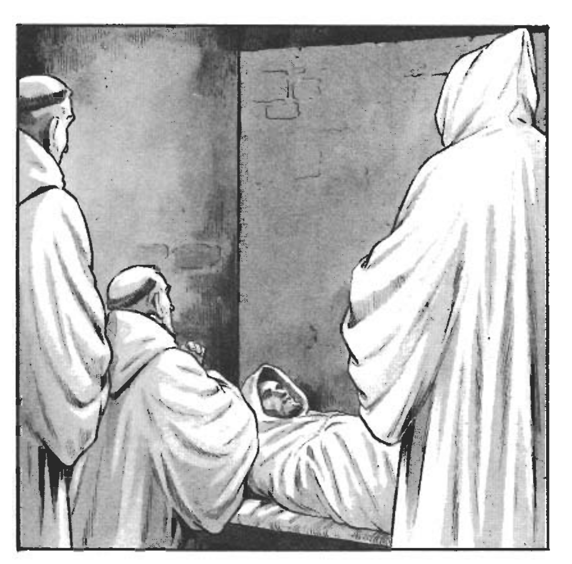


139 Conrad abandonne la partie et rentre en Germanie. Louis VII reste un peu plus longtemps à Jérusalem, où bientôt Suger le rappelle pour les affaires du royaume, puisque là-bas il ne fait plus rien.

Bernard pleure sur cet échec piteux. « L'esprit de division s'est répandu parmi les princes, s'écrie-t-il, et le Seigneur les a égarés dans des chemins impraticables. Nous annoncions la paix. Nous promettions le succès, et voici la désolation. »

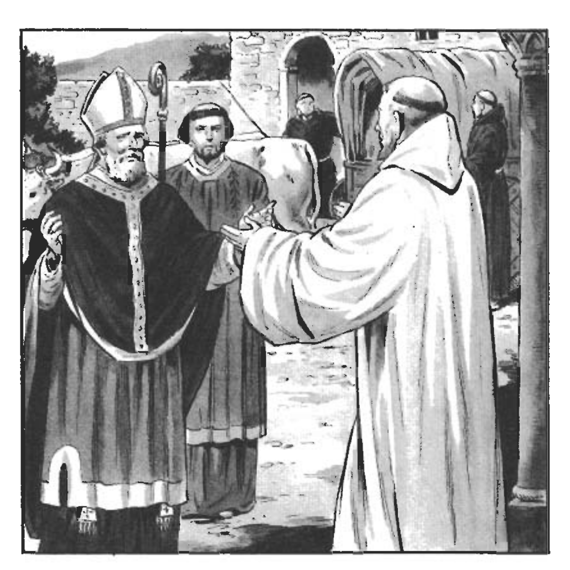


140 Certes, il n'est pas responsable, lui le saint. C'est l'esprit de discorde et de vanité qui est cause du résultat. Mais il n'en souffre pas moins profondément, préférant « recevoir les coups de langue de la médisance et les traits empoisonnés du blasphème afin qu'ils n'arrivent pas jusqu'à Dieu ». « Je consens à être déshonoré, dit-il encore, pourvu qu'on ne touche pas à la gloire du Seigneur ». Et plus que jamais il aspirait au silence.



141 Il sentait d'ailleurs la mort rôder autour de lui. Un à un, ses premiers compagnons le quittaient pour le ciel. Il les pleurait et désirait leur sort. « Je meurs successivement dans chacun de ces morts », s'écriait-il. Et il criait vers Dieu : « O Père très doux, pourquoi ne pas tuer une bonne fois celui que tu flagelles !... »

Une joie profonde lui est encore donnée : celle de recevoir un grand ami, le saint évêque irlandais Malachie.

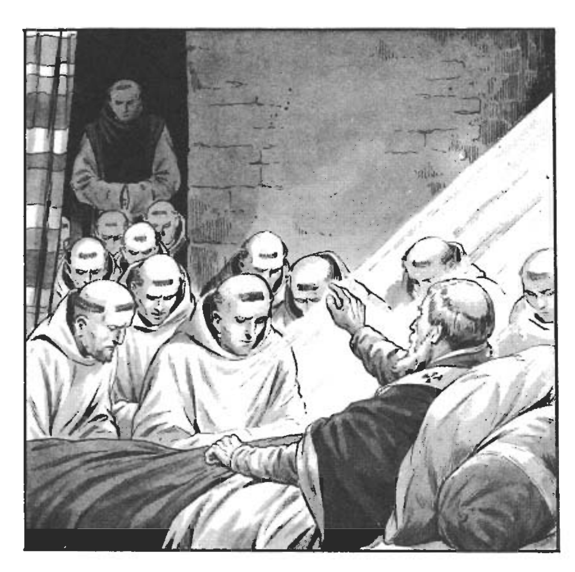


142 Depuis longtemps déjà, les deux saints s'étaient compris et s'aimaient beaucoup.

S'en allant à Rome rendre compte de ce qu'il avait fait en Irlande, Malachie s'arrête donc à Clairvaux pour y embrasser Bernard. Quelle joie pour les deux grands serviteurs de Dieu !

Mais voilà qu'une épidémie — la grippe peut-être — se déclare au monastère.

Malachie est un des plus atteints et doit s'aliter.



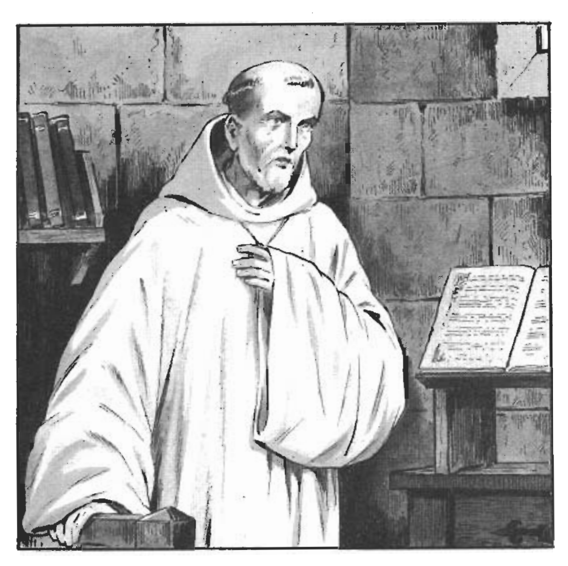
143 Les moines sont consternés. Les moins malades le soignent sans relâche. On croit bientôt qu'il va mieux. Mais le saint évêque se sent touché à mort. Il sait que l'année ne s'achèvera pas pour lui sur la terre.

Il descend de sa cellule pour aller lui-même demander l'extrême-onction. Puis il se recouche paisible, attendant le passage du Seigneur. Le soir de la Toussaint, il bénit la communauté réunie autour de son lit et envoie tout le monde se coucher.



144 A l'aube du lendemain, jour des Morts, il rentre à son tour « dans la Maison du Père », laissant à tous le souvenir d'un vrai saint. « Il est bien de le pleurer, écrit Bernard aux Irlandais, mais mieux encore de se réjouir avec lui de ce qu'il est vivant de la vie bienheureuse ».

En deux sermons, il fit l'éloge de celui qu'il considérait comme un modèle.



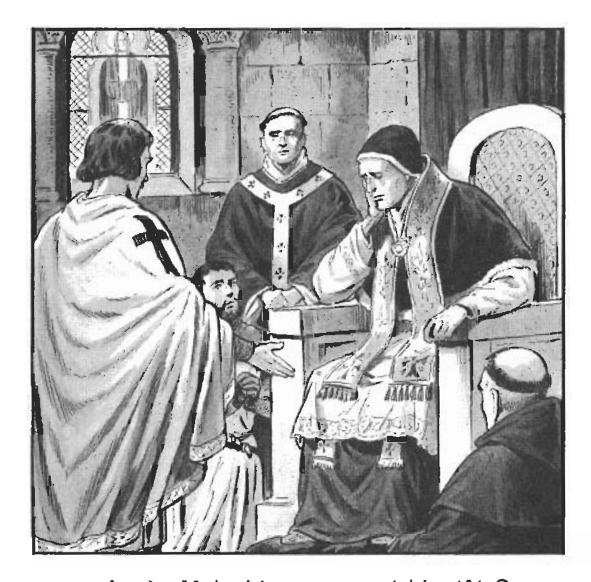
145 Bernard se sentait de plus en plus dégagé de la terre et se demandait ce qu'il y faisait encore. Dans son humilité, il disait : « Ma vie s'écoule goutte à goutte, sans doute parce que je ne mérite pas de mourir en une seule fois pour entrer en paradis ».

Considérant la manière dont le Seigneur s'était servi de lui : « Comment se fait-il que Dieu ait attelé une si petite mouche à un si grand char ? » s'exclamait-il.



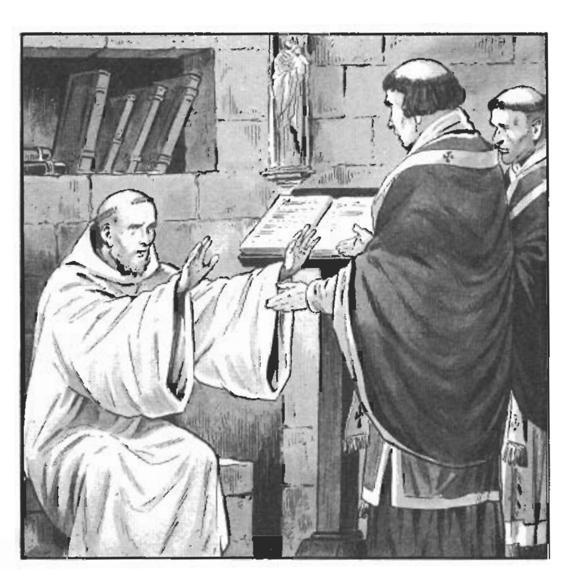
146 Malgré une santé tellement mauvaise qu'il peut à peine se tenir debout, Bernard, qui a plus de soixante ans, se rend quand même en Lorraine où sévit la guerre civile. Jusqu'au bout, il veut travailler pour rétablir l'union dans la charité.

Un grand miracle (la guérison subite d'un aveugle) lui donne, cette fois encore, l'autorité nécessaire pour que les frères ennemis, dociles à sa voix, se réconcilient enfin.



147 Après Malachie, mourront bientôt Suger, puis Thibaut comte de Champagne qu'il aima tant, enfin Eugène III lui-même.

Mais auparavant, des appels sont parvenus au Pape pour une troisième Croisade. La situation est en effet plus mauvaise que jamais pour les chrétientés d'Asie, qui implorent des secours. Le Pape hésite beaucoup. Personne d'ailleurs n'est cette fois désireux de partir.



148 On insiste tant et tant auprès du Pape que celui-ci finit par demander à Bernard de prendre la tête d'une expédition.

Le malheureux saint s'en défend de tout ce qui lui reste de forces. Non seulement il n'est pas en état d'entreprendre une telle aventure, mais il trouve que ce n'est pas sa place. S'il faut une Croisade, elle doit être, à son avis, menée par les princes chrétiens unis entre eux.



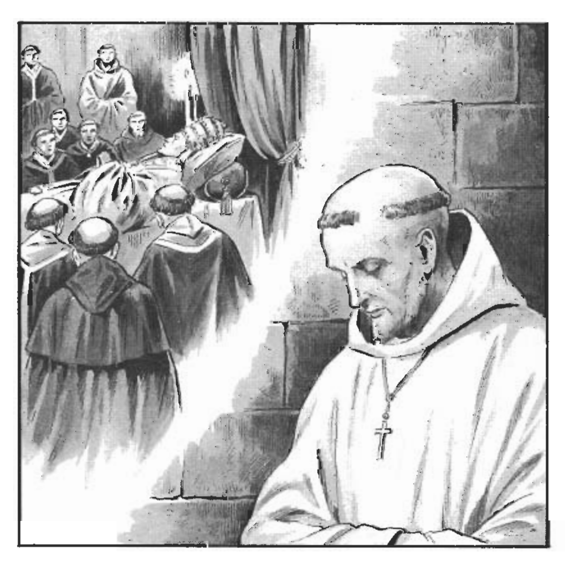
149 Le Pape se rend compte qu'il ne peut imposer cela à Bernard qui n'en peut plus.

C'est à ce moment d'ailleurs que le grand Abbé Suger tombe malade. De loin, Bernard, qui l'avait aidé jadis à réformer son abbaye, l'aide maintenant à se préparer à la grande rencontre avec Dieu, et il termine en disant : « Souvenez-vous de moi quand vous serez où vous allez, afin qu'il me soit donné de vous suivre bientôt ».



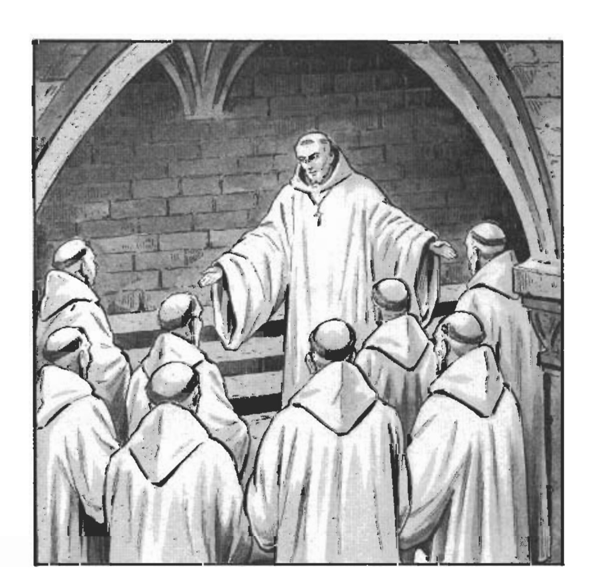
150 Deux fois encore Bernard se rend à la Cour remplir sa mission de pacificateur. Il réconcilie Louis VII avec son frère l'évêque de Beauvais, puis il évite au roi un conflit avec le Comte d'Anjou.

Et son ordre se développe toujours. Clairvaux a déjà fondé, en trente ans, plus de soixante abbayes. Bientôt, ce nombre dépassera la centaine. Les Cisterciens, en ces dernières années de la vie du saint, s'établissent en Sardaigne, puis au Danemark.



151 Bernard n'a vraiment plus qu'à mourir. Mais il faudra encore qu'il voie partir le Pape, son cher Eugène, avant lui. Jusqu'à la fin, il l'aide de ses conseils.

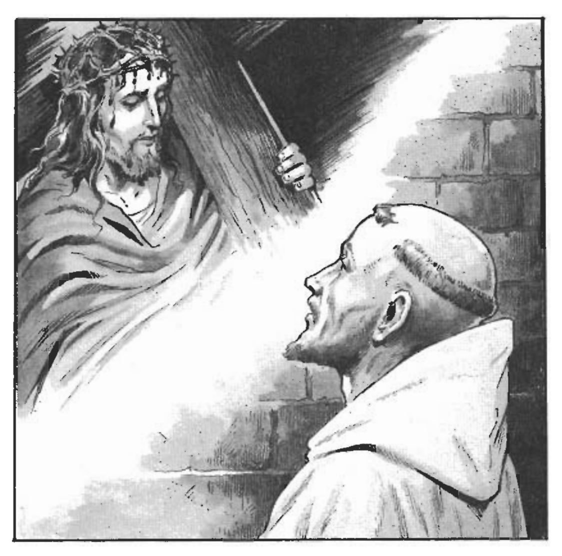
Et quand, en juillet 1153, le Pape meurt, Bernard rentre dans sa chère solitude pour, cette fois, n'en plus sortir. « O bienheureuse solitude, ô seule béatitude », disait-il en jouant harmonieusement sur les mots latins. (O beata solitudo, o sola beatitudo !)



152 Enfin il pouvait se livrer à la contemplation de Dieu dans la prière, en attendant de Le voir bientôt face à face.

On dit qu'il ne mangeait plus guère, ne dormait plus, demandait qu'on prie pour que Dieu le rappelle.

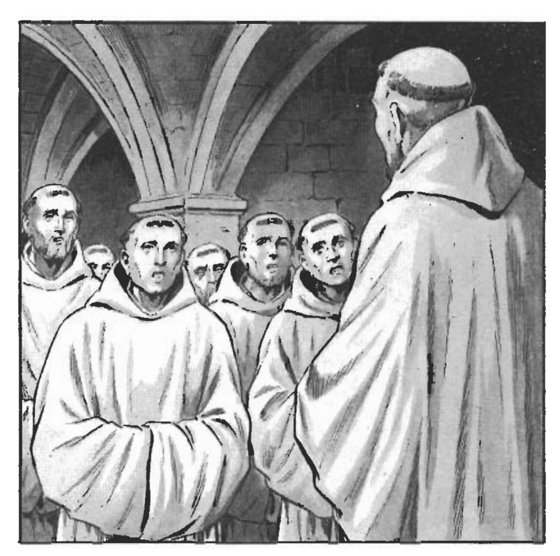
Ses frères étaient désolés de le sentir ainsi tout proche de les quitter. Il leur parlait, comme toujours, avec beaucoup de tendresse et de vraie humilité, celle qui reconnaît les dons de Dieu.



153 « J'ai eu moins de confiance en moi que dans les autres. Je ne me suis jamais vengé du mal qu'on m'a fait. Je n'ai pas voulu scandaliser personne, et, si cela m'est arrivé, j'ai fait de mon mieux pour y remédier. »

Loyauté de Bernard qui, au moment où il s'apprête à paraître devant le Grand Juge, examine scrupuleusement sa vie.

« Ayez pitié de nous, lui disaient ses moines ; ne nous laissez pas ! »



154 Quand il les entendait le supplier ainsi, Bernard sentait le désir de leur faire encore ce plaisir, en restant un peu plus longtemps sur la terre.

Mais le Christ, d'un autre côté, l'attirait si fort !

Il préférait ne rien choisir de lui-même : « Dieu décidera », disait-il en regardant tour à tour le ciel et ses chers fils de Clairvaux.



155 Dieu avait cette fois bien décidé de donner la paix définitive et la joie sans fin à celui qui L'avait tant aimé et si bien servi.

Ce fut le 20 août 1153, un samedi, jour qui dans l'Eglise, et spécialement chez les Cisterciens, est consacré à la Sainte Vierge. Cette bonne Mère vint, dès le matin, chercher elle-même son fils chéri. Il mourut très simplement entouré, de ses moines, qui virent soudain ses yeux briller d'un très vif éclat pendant qu'il tendait les bras.



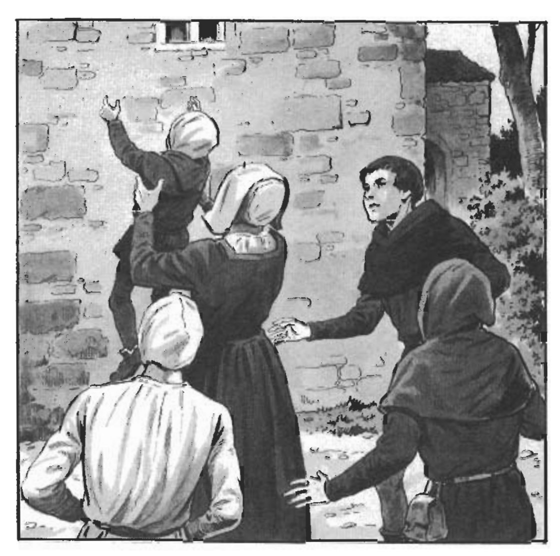
156 A cet instant, raconte la Chronique du temps, « on vit apparaître à son chevet la très douce Mère de Dieu, sa patronne, spécialement venue chercher l'âme du bienheureux ».

D'autres disent qu'Elle vint en compagnie d'Aleth, la chère mère de Bernard. On peut deviner en tout cas la joie de ces deux « mamans » en voyant arriver au ciel celui que l'une et l'autre considéraient comme leur bien-aimé fils.



157 Bernard avait soixante-deux ans. Dès que la nouvelle de sa mort se répandit, on accourut de partout. La grande abbaye, toujours silencieuse jusqu'alors, connut une affluence et un bruit extraordinaires.

Chacun voulait voir, toucher le corps du saint. Un épileptique ayant réussi à s'en approcher, et l'ayant supplié en pleurant de le délivrer de son mal, avait été aussitôt guéri.



158 Une maman portant son enfant dont les deux bras étaient paralysés, se voyait également exaucée : le petit agitait joyeusement ses mains.

Alors, ces miracles connus, ce fut la ruée. La « Claire Vallée » fut envahie de tous les côtés. Elle toujours si silencieuse, retentit soudain de mille cris, supplications, et bruits divers.



159 Les moines n'étaient plus chez eux. Le tumulte grandissait sans cesse. Les femmes, à qui il est interdit d'entrer dans les abbayes cisterciennes, pleuraient bruyamment à la porte. Des évêques, des religieux, des grands seigneurs, des bourgeois et des petites gens, tous se côtoyaient, se pressaient dans un fraternel coude à coude pour voir une dernière fois « le saint », faire toucher à son corps des objets divers qui seraient autant de reliques.



160 L'Abbé de Cîteaux, inquiet du bruit qui augmentait sans cesse, s'approcha alors du corps de Bernard. Avec un grand respect, et au nom de l'obéissance à laquelle, pendant toute sa vie, le saint n'avait jamais manqué, il ordonna, à celui qui était mort, de ne plus faire de miracles.

Et le plus beau fut que, même mort, Bernard obéit. Les miracles cessèrent aussitôt de se produire à Clairvaux.



161 Le troisième jour après sa mort, on inhuma devant l'autel de la sainte Vierge le corps du « chevalier de Notre Dame ».

On l'avait revêtu de la tunique de son ami saint Malachie.

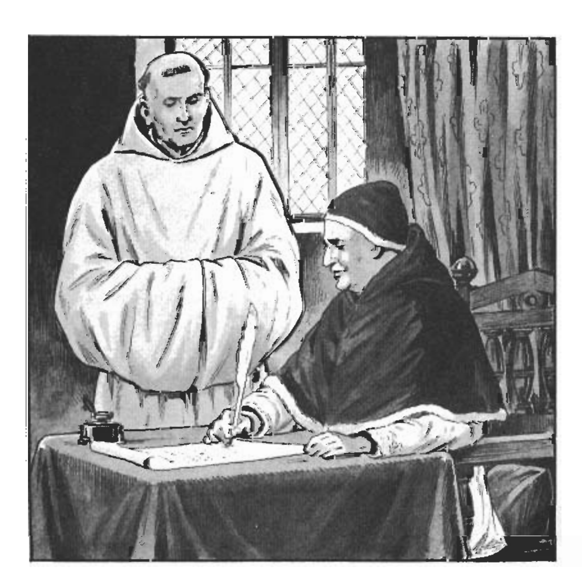
Les moines gravèrent sur une planchette cette phrase de l'Ecriture Sainte que Bernard leur avait expliquée : « Mon bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe ; il demeurera sur mon cœur ».



162 La planchette fut enterrée avec lui, puisque désormais l'âme de Bernard était enfin réunie à ce « Bien-aimé » qu'était son Dieu.

On prit une empreinte de son buste. Car on savait bien que la renommée de Bernard, si grande déjà pendant sa vie, ne ferait que s'amplifier après sa mort.

De partout en effet arrivaient à Clairvaux des témoignages de la vénération qu'on avait pour Bernard.



163 De sa puissance aussi sur le Cœur de Dieu. Car si, par obéissance, le saint moine ne faisait plus de miracles à Clairvaux, il en faisait ailleurs, et à Rome même.

Aussi parla-t-on très vite de l'inscrire parmi les saints officiellement fêtés par l'Eglise.

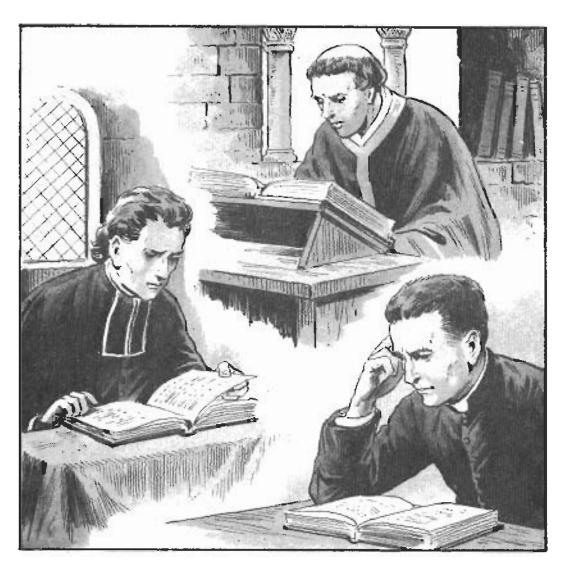
En 1174, le Pape Alexandre III le fait, en un document où l'on sent toute l'admiration que suscite le grand moine.



164 Il était juste que le Pape glorifie celui qui avait tant fait pour la Papauté et qu'Innocent II appelait « le mur qui soutenait l'Eglise ».

En 1201, Innocent III compose lui-même, pour la messe de saint Bernard, une oraison où il l'appelle déjà « Docteur insigne ».

Mais c'est au siècle dernier, en 1830, que Pie VIII le proclamera « Docteur de l'Eglise universelle ».



165 Bernard avait en effet bien travaillé. Il laissait des œuvres nombreuses, qui seront pendant des siècles la base des études théologiques. L'auteur de « L'Imitation de Jésus-Christ » s'inspire souvent de lui. Bossuet, Pascal, Fénelon lui doivent également beaucoup.

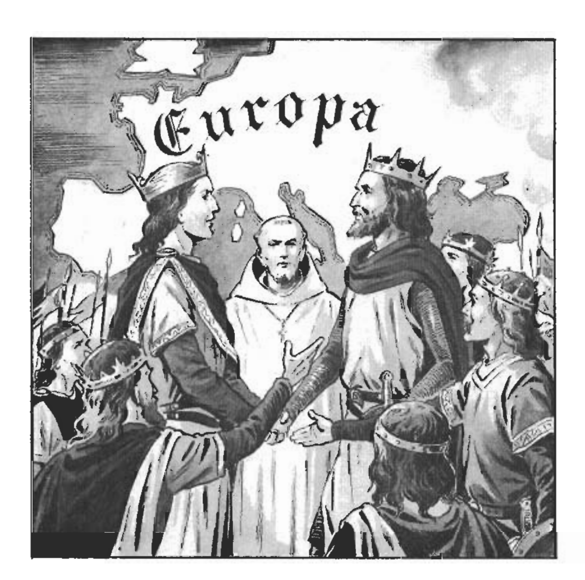
Un grand écrivain moderne, Daniel-Rops, qui l'a appelé d'un nom très significatif : « la conscience de son temps », dit encore de lui :



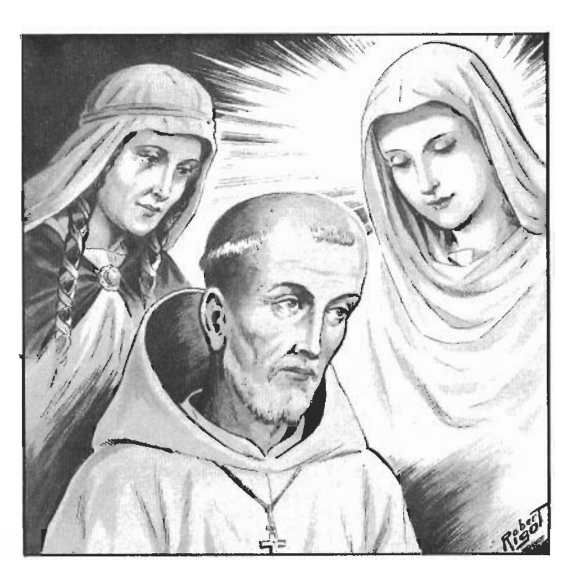
166 « Pour l'histoire de l'Eglise, il demeure l'image la plus accomplie de l'homme, tel que le Moyen Age a pu le concevoir, un des suprêmes guides de la chrétienté sur sa route de lumière, le témoin de son temps devant Dieu ». (1)

« Témoin de son temps devant Dieu ». Pourrait-on écrire plus beau compliment de ce grand saint qui fait, en effet, tellement corps avec son époque ?

(1) Daniel-Rops : L'Eglise de la Cathédrale et de la Croisade, p. 150.



167 Si l'on voulait le résumer en définitions, il en faudrait déjà plusieurs : saint Bernard entraîneur et conducteur d'hommes — saint Bernard fidèle jusqu'au bout à son idéal — saint Bernard défenseur de l'Eglise et de la foi — saint Bernard à la charité toujours agissante — saint Bernard passionné de paix et de fraternité ... peut-être aussi : saint Bernard, un grand Européen, car — tout comme saint Benoît, « patron de l'Europe » —, il eut le sens d'une chrétienté qui dépasse les limites des États.



168 Mais sans doute préférerons-nous encore un autre titre pour ce grand saint, un titre qui le fait plus proche de nous et qui nous attirera sûrement sa puissante intervention là-haut :

Saint Bernard, fils aimant et tendrement dévoué toujours à sa maman de la terre Aleth, et à notre si chère Maman du ciel, la Très Sainte Vierge Marie.

TABLE DES MATIÈRES